



Fernand Duplessis

Eugène Sue

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Fernand Duplessis

Il y a quelque chose de fort étrange dans la façon dont se font certains mariages dits de convenance , c'est-à-dire l'immense majorité des mariages.

Voici comment et à quel propos je me suis marié pour la première fois.

J'extrait les pages suivantes du journal que j'avais commencé à écrire lors de ma liaison avec Gesarine Durand, journal souvent interrompu , mais où se trouvent cependant les principaux faits de ma vie.

Le 5 septembre 1828 vers les midi> mon médecin vint me voir; nous eûmes l'entretien suivant:

LE DOCTE'. R

Excusez-moi , mon cher ami , de venir si tard... j'ai été retenu à une consultation... Ali ! ça, qu'avez-vous?

FEHNANI) DUILESSIS.

MOI

Depuis quelque temps, j'éprouve du malaise..., une assez grande faiblesse, puis cette toux de poitrine que vous savez m'est revenue i enfin, depuis deux ou trois jours, je ne me sens pas bien...

LE DOCTEUR

Parce que nous n'avons pas été sage ! parce que nous ne voulons pas enrayeur, parce qu'enfin nous continuons la vie de jeune homme comme si nous avions vin^t ans.

FERXANI) DUPLESSIS.

Ne dirait-on pas, docteur, qu'à vingt-huit ans on est valétudinaire?

LE POCŒUR.

Tout ce que je sais, c'est que depuis une dizaine d'années que je vous connais, vous brûlez, comme on dit, la chandelle par les deux bouts. Que voulez-vous, mon cher, on n'a pas été page et garde-du-corps... impunément !

MOI

Voyons ! ai-je donc commis de si grands excès?

LE DOCTEUR

Ma foi, écoutez donc, vous aviez toujours une ou deux maîtresses , sans compter les caprices, puis les soupers, la moitié des nuits passées au jeu, et tout ce qui s'ensuit.

MOI

Après tout, cher docteur, je fais ce que tout le monde fait.

LE DOCTEUR

Et il vous arrive ce qui arrive à tout le monde , si vous entendez par là les j]ens

8 FEKINAND DUPLESSIS.

de plaisirs comme vous.. Eh! mon Dieu, rien (le plus simple : pendant les trois ou quatre premières années de la jeunesse la sève surabonde ; on s'amuse sincèrement ; aussi, peu de fatigue, mais plus tard la ^satiété arrive et Ton continue la même vie, moitié par habitude, moitié par amour-propre. L'on appelle la vanité à l'aide de la force déjà défaillante. Aussi, à vingt-deux ou vingt-trois ans, l'on sortait de table au jour naissant, l'œil vif, le teint frais , tandis qu'à vingt-huit ans , on en sort l'œil rougi et le teint plombé.

MOI

C'est un peu vrai ce que vous dites-là, docteur; depuis environ un^n, je commence è

avoir de la vie de garçon par-dessus la tête, et pourtant...

LE DOCTEUR

Et pourtant, vous persévérez ..Vous faites comme les gens qui mangent sans appétit, et la digestion leur devient laborieuse. . . Tenez, sérieusement, il faut prendre garde à cela. Vous êtes sans doute d'une bonne constitution ; mais vous avez besoin de soins, de grands ménagements... Cette petite toux sèche est d'un fâcheux symptôme... Voilà plus de six mois que je vous avais offert un moyen infaillible de vous en débarrasser... D'abord il fallait vous couvrir de flanelle de la ièie aux pieds...; vous n'avez pas voulu.. .

to FERNAND DUPLESSIS-

MOI

Je n'ai pas voulu...; vous savez bien...; que...

LE DOCTEUR

Je sais que lorsqu'on fait le beau, le Don Jmn..., il est désobligeant d'être entortillé de flanelle comme une momie, et surtout d'être orné d'un... cautère...

MOI

Ah! docteur , ne prononcez pas cet
horrible mot !

FERNAM) mil»Li:SSIS. 11

Li: DOCTEUR.

Eb bien ! d'être, en outre de la flanelle , orné d'un ecutoire quelconque , puisque la crudité de l'autre terme vous effarouche; mais enfin il s'agit de savoir si vous tenez à la vie , oui ou non ?

Si j'y tiens !... Certes , et beaucoup.

LE DOCTEUR

Tant pis ! si vous ne changez pas complètement de régime, et surtout si vous refusez le seul moyen de guérir votre toux chroni*:

i2 FKHNAXI) hiPI.K^Î.^I:^^.

que , vous vous exposez , sinon à une fin prochaine, du moins à une vieillesse très prématurée, très cacochyme... Cela vous convient-il?

MOI

Pas du tout. Mais quel régime me conseillez-vous de suivre ?

LE DOCTEUR

Je vous l'ai déjà dit : mener une vie calme, régulière, renoncer aux femmes et aux excès de table, vous coucher de bonne heure, habiter de préférence la campagne où vous jouirez d'un air salubre , au-heu de respirer l'air vicié de Paris , toujours fatal aux poi-

trines affaiblies comiie la vôlre. Oui, suivez mes avis, et alors vous rattraperez peu à peu vos forces perdues ; voire constitution se rétablira, et vous pourrez vivre cent ans. Sinon, avant deux ou trois ans, ou vous mourrez de consomption , où vous traînerez une vie défailante ; voici le vrai. Je suis autant votre ami que votre médecin. Je vous le répète donc, il est temps , plus que temps de m'écouler , sinon,, votre serviteur de tout mon cœur.

MOI

Je vous assure , mon cher docteur, que je sens la sagesse , l'urgence de vos avis ; depuis quelques mois surtout l'état de ma santé m'inquiète, quoique les apparences...

H FERNa.M»))IT'LES.S1S.

LE DOCTEUR

Et certainement, à vous voir, sauf un peu de pâleur et votre petite toux, vous avez, comme on dit, bonne mine... Mais attendez que vos poumons soient sérieusement attaqués... et vous verrez, malgré votre apparence de santé, quel changement s'opérera en moins de deux ou trois mois.

MOI

Je vous crois ; aussi, depuis quelque temps, je songeais sérieusement à l'état de ma santé, au régime que plusieursfois déjà vous m'avez conseillé.

feiu nanu duplessis. 4 ^

LE DOCTEUR

Il ne s'agit pas de songer, il faut agir, et si j'étais à votre place , moi, savez-vous ce que je ferais?

Quoi donc?

LE DOCTEUR

Je me marierais.

mii Me marier 1

4 G FRnNAND r»rpLF,ssis

LE DOCTIAR.

Eh bien?

MOI

Me marier... diable!

LE DOCTEUR

Qu'est-ce que cela a donc d'extraordinaire ?

MOI

Me marier... Hum... docteur, voilà un remède qui pourrait être pire que le mal....

FERNAND DUPLESSIS. 17

Cependant, il peut y avoir du bon dans votre idée ; je trouverais , il est vrai , dans le mariage cette régularité de vie que vous m'ordonnez.

LE DOCTEUR

C'est évidemment le meilleur moyen de rompre avec cette vie de garçon qui vous tuera , et que vous continuez plus par habitude que par goût , vous l'avouez. Or, pour nous résumer, mariez-vous, portez delà flanelle et résignez-vous pour plusieurs années, pour toujours, peut-être, à Yej^utotreen question..., et vous êtes sauvé...

MOI

Cette dernière condition est-elle due ?

4\$ FERNAND DUPLtSSIS.

LE DOCTEUR

Indispensable. C'est le sine qua non de votre question.

MOI

Allons, je me résigne, après tout ; l'on se marie pour se régler, se soigner, et non pour faire le beau. Cependant...

LE DOCTEUR

Cependant... quoi?! N'avez-vous pas eu assez de maîtresses de toutes sortes. ..Bon Dieu! de trop de sortes... j'en sais quelque

chose ; vous rappelez -vous ? hein ! il y a quatre ans? Enfin, n'avez-vous pas usé et abusé de tout ?

FEKNAM» UUPLESSIS. 10

MOI

C'est vrai, j'ai joui de tout et beaucoup, et trop peut-être.

LE DOCTEUR

Alors pourquoi diable hésiter à vous marier? N'est-ce pas le moment ou jamais?

Vous avez une belle fortune, vous êtes le meilleur garçon que je connaisse , enfin, sans vous flatter, vous avez eu assez de maîtresses pour savoir que vous êtes ce qu'on appelle un homme fort agréable. Vous n'aurez donc, j'en suis sûr, que l'enfer du mariage.

20 FELIXXAND DUPLESSIS.

MOI

Eh ! mon Dieu ! docteur, je vous comprends ; oui, surtout en regard à ma position de santé, le mariage s'offre à moi comme un port de salut. C'est le calme au lieu de l'agitation. C'est une vie réglée au lieu d'une vie désordonnée. C'est le repos de l'âme et du corps, et par conséquent la santé. Enfin , c'est la liberté, car, au lieu d'être aux ordres et aux caprices d'une maîtresse, on est le maître chez soi ; au lieu d'être condamné à faire toujours le Céladon, on se met à son aise. C'est en un mot, la vie en pantoufles et en robe de chambre ; votre femme vous entoure de soins, si

vous êtes malade, surveille votre maison, et empêche vos gens de vous

FEUNAND DUL'LESSIS. 21

voler; si l'on a des enfants, ils grandissent h vos côtés, cela vous occupe. Le mariage, entin, est un avenir tout tracé, large, droit, régulier comme une allée de jardin, bien nette, bien sablée, que Ton embrasse d'un coup-d'œil d'un bouta l'autre; perspective qui n'est pas sans charme quand on est fatigué, harassé d'avoir longtemps couru par monts et par vaux, ignorant chaque soir le gîte du lendemain.

LE DOCTEUR..

Voilà le langage d'un homme raisonnable et de bon sens.

MOI

Entre nous, cher docieur, la raison m'est facile ; If passé ne me laissa guère de- regrets;

les maîtresses m'ennuient, le spectacle m'ennuie, le monde m'ennuie , le jeu m'ennuie; les soupers m'irritent l'estomac... el, si j'avais le courage de faire mon salut, suivant vos conseils jusqu'au bout, j'irais m'établir dans le Berri. Ma pauvre grand'mère m'a laissé dans cette province une belle propriété où la digne femme ne mettait presque jamais les pieds ; j'ai fait comme elle, sauf pendant la saison de la chasse, qui est superbe. Le château n'a besoin que d'être meublé à neuf; je vivrais là en gentilhomme campagnard; l'amour de la chasse m'est resté, il me semble que j'aurais beaucoup de goût pour l'agriculture.

• LE DOCTELT,.

Rien de plus sain que ce goût(là ; l'odeur

FERNAND UUI'LESSIS. 23

des étables est très salubre pour une poitrine comme la vôtre.

MOI

Alors j'aurais des vaches, je ferais valoir une partie de mes terres ; oui , et quittant pour jamais Paris , les bottes vernies, les gants jaunes et le fer à papillottes, je me vois d'ici revenu k la santé, vêtu d'une blouse, chaussé de gros souliers, arpentant mes champs du matin au soir, mon fusil sous le bras, mes chiens sur mes talons, et trouvant en rentrant chez moi ma femme coquettement habillée et m'attendant pour nous mettre à table, en été, sous une salle de venJure ; on hiver, au coin d'un Tton feu ; ci lo, dincr comme ogre (une fois ma san(é ré-

24 FEKNAND UUPLESSIS.

(ablie), difjérer en sommeillant ou en entendant ma femme me lire les journaux, et me coucher par là-dessus pour recommencer le lendemain. Ah! docteur, docteur, si j'étais raisonnable, ce serait là ma vie !

LE DOCTEUR

Eh ! qui vous retient? N'êtes- vous pas libre comme l'air? Encore une fois, suivez mes conseils, sinon je ne réponds plus de vous.

Mon valet de chambre, étant entré à cq moment, me demanda si je pouvais recevoir mon notaire, M. Barentin: il venait m'ap-

porter un acie à signer ; mon médecin connaissait beaucoup le nord-mtes^ celui-ci fut jiiiljdiil.

Notre entretien continua ainsi, après que M. Barentin eut échangé quelques paroles cordiales avec mon médecin.

LE NOTAIRE

Comment, mon cher client, je vous trouve couché? (/iu médecin) Il n'y a rien de grave, n'est-ce pas, dans la maladie de ce cher mo^^ sieur Duplessis? (Riant) Sans cela... je serais arrivé fort à propos pour recevoir un testament. [Il rit] Eh! eh ! eh !

LE DOCTEURw

Notre client est tout bonnement malade...

26 FRRNAMj DIII'LESSIS.

de la vie de garçon ; aussi, pour le guérir, je l'engageais à se marier.

LE NOTAIRE

Excellente idée !... Me voilà fort à propos; j'aime bien mieux rédiger un contrat.. qu'un testament. ..Eh ! eli ! eh î...

MOI

Tenez, mon cher monsieur Barentin, c'est peut-être la Providence qui vous envoie... Voyons, mariez-moi.

Parlez-vous sérieusement?

FERNANI) 1HJPF.ES.S1S. ^*1

MOI

Ma foi oui; lot ou lard il faut faire une fin; lâchez donc de me marier le plus tôt possible.

LE NOTAIRE

Vrai... vous vous décideriez à vous marier ?

MOI

Positivement, si je trouvais un mariage à ma convenance.

LE NOTAIRE

Qu'appellez-vous un mariage à votre convenance ?

28 Frjt.NAM» i;i pî.r.ssis.

MOI

Une jeune fille qui ait une fortune à peu près égale à la mienne, bien née, bien élevée, ayant des qualités essentielles, un bon caractère et une jolie figure.

LE DOCTEUR , au notaire.

Les prétentions de notre cher client ne sont pas exagérées, hein?

LE NOTAIRE, réfléchissant.

Mais non... mais non.

FKliNANb l>i;i'I.KSSiS. 29

LK bOOTl'Ur».

Vous devez IroHver cela dans vos clients, mon cher Barenlin.
Vous êtes, vous autres, de vrais courtiers de mariage.

Ï.E NOTAIRK.

Attendez donc, attendez donc ; il se pourrait bien... parbleu!
que j'aie votre affaire...

MOI

Ah! bsh! et qui cela?

30 FBRNAND DUPLESSIS.

LE NOTAIRE

Cent mille écus de dot comptant... et; après la mort des parents, vingt mille livres de rentes, au moins, en excellents placements hypothécaires. Voyons., ça vous va-t-il ?

MOI

Mais oui... jusqu'à présents.

LE notaire;

Fille unique , famille honorable ; le père, ancien munilionnaire général de l'armée, aujourd'hui vit de ses renies, le meilleur

FEilNAiND UUl»LESSIS. 31

homme du monde; la mère, excellente femme, adore sa fille ;
c'est., enfin, le modèle d'un de ces ménages du bon vieux temps,

MOI

Et la lille? comment est-elle?

LE NOTAIRE

Dix-huit ans , fraîche comme une rose, la jeunesse, la santé en personne, d'une ravissante figure, élevée dans l'un des meilleurs pensionnats de Paris, un caractère angélique, toutes les vertus désirables... J'oubliais de vous dire qu'il y aurait à ajouter aux espérances une très belle maison de campa-

32 PERNAND DUH.F.SSrS.

gne sise à Saint-Brice , à quatre lieues de Paris ; elle a été bel et bien payée 1 07,000 fr. il y a trois ans.

MOI

Est-ce que cette famille habite ordinairement la campagne ?

Huit mois de l'année. Mœurs patriarcales, mon cher client. 11 y a environ huit ou dix mois , la mère m'a dit : « Mon bon monsieur « Barentin , tachez donc de nous marier Al- « bine. La voilà sortie de pension, vous sa- « vez la dot que nous lui donnons, sans

FERNAND DU'LESSIS. 33

< compter les espérances... Tablez là-dessus « pour trouver l'équivalent de ces avantap,es5 « il est entendu que nous voulons surtout « un brave et honnête homme, veut' ou gar- « çon. Quant à l'âge , nous irons, à la ri- « gueur, jusqu'à trente-huit à quarante ans, «mais pas plus; quant h la figure, nous « avons seulement la prétention qu'il ne soit « ni borgne, ni bossu, ni bancroche. »

LE uuGïELU ;, sadressanl à moi.

Parbleu ! voilà votre affaire ?

MOI

Jusqu'ici toutes les convenances me pa-
laissent réunies ; seulement, sans tenir essentiellement à
l'ar(jent..., vous savez, mon cher Barenlin, que ma fortune...

LE NOTAIRE

S'élève à quarante-sept mille livres de renies , sans compter
votre propriété du Berry, estimée trois cent vingt mille francs.

On ne pourrait pas avoir, le cas échéant , 400,000 francs de
dot comptant?

LE NOTAIRE

Pas un centime au-delà de cent mille écus;

FEKNANU DUI'LKSSIS. 35

je connais les intentions de la famille... Il a été déjà question
de dL'UX mariages, l'un avec un de mes confrères dont l'élude
rapporte 80,000 francs par an , l'autre avec un banquier dans
une très bonne position ; ils ont voulu avoir comme vous les
400,000 fr., chiffre rond ; Taffaire a été manquée...

MOI

Cent mille écus... C'est tout au plus quatorze ou quinze mille
livres de rentes...

LE NOTAIRE

J'aurais un bon placement; je me ferais

fort de vous trouver seize mille iVancs nets.

36 FliHNAM» ItU'l'LESSIS.

MOI

C'est à peine si cela couvrirait les dépenses que m'occasionnerait une femme. S'il vient avec cela deux ou trois enfants..., vous concevez ? Je ne tiens certes pas à l'argent , mais entin , vous savez... les affaires...

LE NOTAIRE

Les affaires sont les affaires ; et il n'en est point de plus sérieuse que le mariage ; il est donc tout simple, il est même indispensable qu'avant de vous engager, vous songiez à équilibrer la recelte et la dépense. Quanta moi, je suis, vous le savez, de ces notaires de la vieille rocbe, qui ne dis.ent jamais que

FEHNAND DUPLESSIS. 3*7

le vrai des choses ; si l'affaire vous va, avec les cent mille écus, elle est faite, j'en répons ; je connais les parents et la jeune iille: ils lui diront : « Il (aut te marier à M. mi tel,* elle se mariera à M. un tel; voilà son caractère... D'ailleurs, je vous connais depuis votre enfance, puisque j'étais le notaire de voire chère grand'-mère ; j'ai toujours géré votre fortune ; je sais que vous êtes un excellent garçon, malgré quelques folies de jeunesse , et je serais parbleu bien fâché que vous ne les eussiez pas faites, ces folies ! au moins votre gourme estjelée, l'heure delà raison est venue... Voulez-vous que je parle, oui, ou non, à mon client? cela ne vous engage à rien.

MOI

Au fait. voyez-le toujours.

38 FERNANU DUPLESSIS.

LE NOTAIRE

J'ai justement rendez-vous aujourd'hui avec M. Ghevrier, c'est son nom...

MOI

Et si, par hasard, les préliminaires s'arrangeaient, où pourrait-on voir la jeune personne?

LE NOTAIRE

A une soirée chez moi, à l'un de mes dimanches... où vous venez si rarement, mauvais sujet ! Ah ça; vous le savez, je suis rond

FEUNAND HUPLESSIS. 39

cl prompt eu alïaires ; j'irai aujourd'hui chez M. Ghevrier. Quand vous reverrai-je?

MOI

Quand vous voudrez; demain, à cette heure-ci, par exemple.

LE NOTAIRE

C'est dit: voire fortune est aussi liquide que celle des Ghevrier, je ne vois donc aucun obstacle, quant aux convenances matérielles; maintenant, quant à la question de personnes, je la regarde comme résolue. Il faudrait, sans compliment, que mademoiselle Ghevrier fût bien difficile pour ne pas

40 FERNANI» DUPLESSIS.

VOUS agréer à belle baise-main^ comme on (lit; d'ailleurs, je vous l'ai dit, elle n'aura pas de volonté là-dessus. C'est un ange; ce que sa famille choisira, Albine le choisira; reste à savoir si la jeune fille vous plaira. Or, ce serait bien le diable si, avec ses dix-huit ans, sa fraîcheur et sa délicieuse figure, Albine ne vous paraissait pas sut'tisante. Car enfin, il ne sagit pas ici d'une maîtresse.

MOI

Dieu merci... non !

LE .NUTAIUE;, riini.

J'aime beaucoup ce : dicH merci non! casi

le cri d'un sage revenu des erreurs de ce monde... A demain donc, mon cher Duplessis; je vous dirai le résultat de mon anibassade. — Au médecin : — Au revoir, cher docteur.

Le notaire sorti , mon médecin me dit :

— Bravo ! vous êtes ce qui s'appelle un homme de prompt résolution ; vous y gagnerez peut-être dix ou quinze années d'existence de plus ; toujours, par exemple, à la condition expresse du gilet et du caleçon de flanelle, et surtout de notre petit f^«? <>«V^, à l'application duquel nous procéderons le plus tôt possible..., hein?

MOI

t Oui , mais , lorsque tout sera convenu, ar-

rêlé, pour mon mariage ; ie lendemain de la signature du contrat, je vous ie promets...

LE DOCTEUR

Ah ! ça, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il serait aussi très contraire, très funeste à votre santé... entendez-vous bien, très funeste... de vouloir faire le jeune homme... le hères à\ec votre femme... vous comprenez. L'on a vu des maris très amoureux, et il ne faut pas du tout que vous soyez de ces marislà..., du moins d'ici à très longtemps.

MOI

Ahl mon cher docteur, soyez tranquille...

FERNANU DUI'LESSIS. 43

c'est justement pour renoncer aux femmes que je me marie...

Mon journal est très sincère; voilà comment et pourquoi j'ai songé à mon premier mariage.

A l'heure ou j'écris ces lignes (bien des années après ce mariage), en relisant ce journal, j'ai doublement conscience de ce qu'il y a de brutal, d'odieux, dans ces préliminaires ordinaires h presque tous les mariages de convenance, préliminaires dans lesquels l'avenir d'une pauvre jeune fille, que l'on n'a jamais vue, qui ne vous connaît point,

FKP.NANi» i»l'pJ.Kj5>lâ

qui ne se doute pas le moins du monde des intentions que l'on a sur elle, se trouve ainsi très souvent irrévocablement engagé.

Dans la journée, M. et madame Chevrier avaient reçu la visite de M. Barentin , mon notaire. D'après son récit , très véridique, je le sais, voici cet entretien , qui eut lieu dans la chambre à coucher de madame Chevrier, les portes bien closes, et tout le monde écarté sur la demande du notaire :

48 PF.nNAXn uuMF,iî<?is.

MADAME CHF.VniKR.

Allez-vous enfin nous dire , monsieur Barentin , pourquoi vous nous enfermez ainsi ? Pourquoi toutes ces précautions ?

M. CHEVRIER

Oui , cher ami , pourquoi toutes ces précautions ?

I.E NOTAIRE

Parce qu'il s'agit d'une affaire , madame Chevrier, d'une grave affaire.

FEKNAM) UUl»LESSIS. 49

MADAME CHEVRIER

El laquelle donc?

M. CHEVRIER.

Oui , laquelle?

LE NOTAIRE

Je crois , mes amis , cette fois-ci , avoir eu la main très heureuse : je viens tout bonnement vous proposer un phénix pour votre chère Albine,

MADAME CHEVRIER.

Un mariage.,

LE NOTAIRE

Quarante-sept mille livres de rentes en bons placements; une propriété en Berry estimée , lors de l'ouverture de la succession , il y a cinq ans, plus de trois cent mille francs !

MADAME CHEVRIER

Ah ! mon Dieu ! quelle trouvaille ! Mais c'est superbe... superbe !

M. CHEVRIER

C'est magnifique!

FERNAND NULLESSIS. S-j

MADAME CHEVRIER

Et l'on sait que nous donnons... ?

LE NOTAIRE

Cent mille écus de dot , pas un liard de plus... et l'on s'en contente...

MADAME CHEVRIER

Ah ! mon cher monsieur Barentin... c'est affaire à vous. C'est à n'y pas croire... Quarante-sept mille livres de rentes et une terre ! Et l'on se contente de nos cent mille écus .. C'est à en devenir folle de joie... Mais, dites-

moi , et la personne en question , quelle est-elle ?

M. CILÉVILIR.

Ah ! oui , cher ami , à propos , la personne ?

LE NOTAI HE

M. Fernand Duplessis (c'est mon jeune homme) a vingt-huit ans. J'étais l'ami de sa grand'mère , qui Ta élevé. Il a d'abord été page et garde-du-corps. A la mort de sa grand'mère, il a quitté l'état militaire pour vivre de ses rentes. Il s'est donc trouvé , à sa majorité , maître de sa personne et de sa fortune. Vous sentez bien , mes amis, qu'a-

FERNAND DUPLESSIS. 53

vec de telles facilités pour s'amuser, je ne viens pas vous conter que M. Duplessis s'est toujours conduit comme un Caton.

MADAME CHEVRIER.

Nous ne le croirions pas , monsieur Barentin.

M. CILÉVILIR.

Cela nous serait impossible à croire , cher ami.

LE NOTAIRE

xM. Ferdinand Duplessis a donc, comme on dit, lar[^]çment mené la vie de garçon;

mais , tout en donnant beaucoup à ses plaisirs , il n'a pas , comme tant d'autres étourneaux, mangé ou écorné son bien; loin de là ; tout en vivant très honorablement, il mettait , bon an mal an , une dizaine de mille francs de côté ; c'est moi qui ai toujours géré sa fortune, qui ai été son banquier, vous pouvez donc m'en croire.

MADAME CHEVRIER

Tout ceci s'annonce jusqu'ici de mieux en mieux. Un jeune homme, maître de lui à vingt et un ans , et qui conserve ainsi sa fortune , doit être un garçon de bon sens. Ainsi, il n'a pas de profession ?

LE NOTAIRE

Non.

PERNAND DUPLESSIS. 55

MADAME CHEVP.IER.

— Le fait est qu'avec sa fortune Ton n'a guère besoin d'un état.

MONSIEUR CHEVRIER

L'on peut même , à la rigueur, s'en passer.

MADAME CHEVRIER

D'un autre côté, pourtant , une profession a cela de bon...
qu'elle occupe...

MONSIEUR CHEVRIER

Ce qui vous donne nécessairement quelque chose à faire.

56 FEKNAND UUPLESSIS.

LE NOTAIRE

Sans doute, mes amis, l'oisiveté est dangereuse, lorsqu'elle vous conduit à faire des sottises; mais M. Fernand Duplessis n'en est pas là ..Vous voyez, d'après ce que je vous ai dit, qu'd n'a jamais mésusé de ses biens..., et, pour nous autre gens d'affaires, c'est un signiticatif et heureux précédent.

MADAME CHEVRIEU.

Maintenant, mon cher monsieur Barenlin, et le caractère de cette personne ?

MONSIEUR CHLVRIER.

Ah ! oui, il serait !jon de connaître son
carr.ctère.

PRIINANO hUnJ.K^: ^!^. ^u

I.R NOTAine

FernandDuplcssis est ce (jii'on appelle un excellent garçon, ie cœur sur la main, généreux sans prodigalité, aimant à bien vivre,

et rendant service quand il peut ; je ne vous parle pas ici en notaire, mais en ami ; d'ailleurs, je vous faciliterai tous les renseignements désirables sur la moralité de M. Duplessis ; il est entendu que je laisse de côté les fredaines de jeunesse, les amourettes, car, entre nous, un homme n'arrive pas à vingt-huit ans sans avoir eu par-ci par-là quelques maîtresses...

MADAME CHEVIUER.

Il faudrait avoir perdu la raison pour vouloir l'impossible.

58 FERNAND PUPLESSIS.

MONSIEUR CHEVRIER.

Ce serait tomber dans l'exagération.

MADAME CHEVRIER.

Mais savez-vous, cher monsieur Barentin, que si le portrait de votre monsieur Duplessis n'est pas flatté, vous avez le droit de nous le proposer comme un phénix ! Et sa taille ! sa figure ! Cela est fort secondaire, mais enfin, on peut s'en informer.

MONSIEUR CHEVRIER

A seule fin d'être renseigné à ce sujet.

LE NOTAIRE

M. Fernand Duplessis est ce qu'on appelle un très-joli garçon , grand , élancé , d'une tournure distinguée. ..Enfin., ma chère madame Chevrier (Riant.) il a fait des malheureuses... Eh! eh! eh!., beaucoup de malheureuses... le scélérat ! C'est tout vous dire... Eh! eh! eh!..

MADAME CHEVRIER, {Hant aUSSÎ.)

Ah ! ah ! ah ! voyez-vous cela ! il a fait des malheureuses, ce beau monsieur ! Ma foi, tant mieux : les anciens mauvais sU' jets, sont souvent les meilleurs maris,

MONSIEUR cuEvniEH, [rimH aussi.)

Eh ! ch ! eh ! ils font dexoellent^i maris.

Madame chevrier.

Ce parti nous plairait tant, sous mille rapports, mon cher monsieur Barentin , que je n'ai qu'une crainte, c'est qu'Albine ne convienne pas à votre M. Duplessis.

MONSIEUR CHEVRIER

11 n'y aurait que ceia? Si, par exemple, Aibine ne lui convenait pas!

FKUNAM) bUPLESSiS. CA

LE XOTAIRF..

Albine est fort jolie; je réponds d'avance qu'elle doit convenir à mon jeune homme. D'ailleurs, quand on se marie à vingt-huit ans, afin de goûter la paix, la douceur de la vie de famille, on s'attache beaucoup plus au cœur et au caractère qu'à la figure. Soyez donc tranquille de ce côté. Je voudrais seulement être certain que mademoiselle Albine acceptera IM. Duplessis.

MAI) V M F. CnEVniER.

Pouvez- vous en douter; est-ce que ma fille a des volontés ? Kst-ce qu'elle ne fera pas tout ce que nous voudrons ? Est-ce que

U. s

6^ FEILNANI) DUPLESSIS.

lorsque nous lui dirons: « Ma bichette, nous « avons un superbe mariage pour toi , il « nous convient de tout point, donc il doit te « convenir ; » Elle ne répondra pas : < Alors c maman, il me convient... » Allons donc le consentement d'Albine ? Il n'y a pas même à s'occuper de cela .. Qu'elle plaise seulement à M. Duplessis et tout est dit, vous avez ma parole...

A merveille, voilà comme j'aime à traiter les affaires... Ah ça, maintenant , si les renseignements que vous prendrez sur M.

Duplessis sont satisfaisants , verriez-vous quelque inconvénient à venir passer la soirée de dimanche chez moi ? avec votre chère

FEILNAND toUPLESSIS. 63

filles et M. Gheviier : de cette manière les jeunes gens se verraient.

MADAME CHEVRIER.

Parfaitement; d'ici là nous prendrons nos renseignements sur M. Duplessis d'après vos indications, pure formalité, d'ailleurs. Car nous avons toute confiance en vous, mon cher monsieur Barenlin.

M CHEVRIER.

Une confiance sans bornes.

LE NOTAIRE

Il n'y a pas île conliance qui tienne ;

64 FERNAND DUPLESSIS.

j'exige que vous preniez des renseignements.

MADAME CHEVRIER

Soit, ainsi donc à dimanche.

C'est donc entendu, je préviendrai demain M. Fernand Duplessis de vos bonnes intentions à son égard.

MADAME CHEVRIER

Et surtout, ckmittez-le bien, comme on dit, car l'on ne rencontre pas tous les jours un

FEHNAIM) DUPLESSIS. 65

parti pareil. Quarante-sept mille livres de rentes et une terre !
c'est magnifique !

M. CHEVRIER

Une terre et quarante-sept mille livres de rentes! c'est superbe?

LE INUTAIKE.

Je vous enverrai tantôt la liste des personnes auprès desquelles vous pourrez vous renseigner sur mon client.

Tel fut l'entretien de mon notaire avec le père et la mère de mademoiselle Albine Chevrier.

Septembre 1826.

Je me suis rendu hier à la soirée de M. Barentin, mon notaire. J'ai vu mademoiselle Albine Chevrier, sa figure est douce et fort agréable; elle a de la fraîcheur, de beaux yeux, de belles dents; une taille élégante,

70 FERNANL) DUPLESSIS.

une belle peau, de beaux cheveux, le pied et la main jolis, l'air modeste et assez distingué ; mais elle est blonde et je n'aime pas les blondes, ou plutôt je n'ai de ma vie aimé qu'une blonde, madame Raymond; et je ne permets pas à d'autres femmes d'être blondes.

Etrange persistance du souvenir de madame Raymond.

Je l'ai vue une fois... pendant une heure... j'avais seize ans. Et depuis, il ne s'est peut-être pas passé un jour dans ma vie sans que la pensée de cette adorable femme ne me soit revenue à la mémoire.

Est-ce parce que la première elle a fait battre mon cœur adulte ?

Est-ce persistance du remords pour le mal que ma légèreté lui a causé ? Je ne sais ; mais elle est certainement la femme à qui j'ai le plus songé dans ma vie !

Revenons à mademoiselle Albine Chevrier. Elle est blonde, et je trouve si impertinent que l'on se permette d'être blonde, après madame Raymond, que je n'ai jamais voulu avoir que des maîtresses brunes ou châtaines.

Raii.'On de plus pour prendre une femme blonde ; cela augmentera cette réserve, je dirai presque cette froideur, qu'à part

même d'impérieuses raisons de santé tout mari sage et expérimenté doit apporter dans la vie conjugale.

72 FERNAINU DUPLESSIS.

Traiter sa femme comme une maîtresse, c'est éveiller, c'est développer en elle tout un ordre de sensations et d'idées qui deviennent de dangereux précédents lorsque, selon le cours fatal des choses, le temps a glacé l'ardeur des premiers mois du mariage.

Et puis, enfin, il est absurde de chercher un profond repos dans le mariage, si l'on est assez fou pour y apporter soi-même ces ferments passionnés qui rendent si agités, si fébriles, si insupportables à la longue, les liaisons amoureuses.

Mademoiselle Ghevrier réunit donc physiquement tout ce qu'il faut pour ne m'ins-»

pirer ni désirs, ni répugnance, et pour n'humilier ni ne flatter mon amour-propre de mari. Ou je me trompe fort, ou ce mezzotermine m'offrira des garanties presque certaines de repos et de bonheur.

M. Chevrier, le père de mademoiselle Albine, me semble un bon homme, tranchons le mot, un sot, créé et mis au monde pour répéter, comme un respectueux et timide écho, tout ce que dit madame Chevrier ; celle-ci a dû être ce qu'on appelle une belle femme, • du reste son esprit est vulgaire, et elle est essentiellement bourgeoise; je suis loin de m'en frotter en ce qui me touche. Albine, élevée par une telle mère, n'aura pas pris d'elle l'exemple de ces grandes manières, de ces façons prétentieuses qui reii-

dent tant de jeunes filles insupportables. Le peu de mots que j'ai entendu dire à ma future me donnent à penser qu'elle est d'un esprit simple et peut-être borné. Plaise à Dieu que cela soit! mes vœux seraient comblés; ce qu'on appelle une femme d'esprit me mettrait en continuelle défiance ; rien au contraire et à bon droit n'inspire plus de sécurité qu'une intelligence négative, rembourrée d'excellents principes, de vertus solides et d'une fervente piété, car je tiens fermement à ce que ma femme soit dévote. Somme toute, la famille Chevrier me paraît insignifiante ; j'en ai peu de souci, car si je me marie je pars pour le Rerry le lendemain de mes noces.

Après mûres réflexions, et en admettant

FEnNAM» D'IM.ESSIS. "75

que ma première impression ne m'ait pas trompé, à savoir que mademoiselle Albine est une simple et bonne fille, son père un sot, sa mère une maîtresse femme, je me décide à ce mariage.

Mon médecin a raison, encore quelques années de la vie de garçon et j'étais perdu, ma santé a besoin de ménagements , de grands soins; la vie rustique me sera salubre, et elle sera tout à fait dans mes goûts, si j'en juge par l'ennui, la satiété, que m'inspire de plus en plus la vie de Paris, qui m'épuise et m'écœure aussi ; définitivement si l'on veut de moi j'épouse.

iV. B, Gomme complément de ce journal,

76 FRRNANT) t)UPLES;SJâ.

j'ajoute ici plusieurs lettres de mademoiselle Al bine Chevrier, au sujet de son mariage avec moi, je n'ai pas l>esoin de dire que je n'ai eu connaissance de cette corres-. pondance que longtemps après no're union, j'expliquerai plus tard par suite de quels événements ces lettres sont venues en ma possession.

Al bine à Hermcmce.

Voici , chère Hermance, niot pour moi et sans réflexions ni préambule, l'entretien que j'ai eu hier soir avec maman, au retour d'une soirée chez le notaire de ma

famille.

iii. 6

78 FEP.NANn I)ri>LKS:^IS.

— Bichette, — m'a dit ma mère, — tu te rappelles que ce soir nous avons assez longtemps causé de choses et d'autres avec M. Barentin ?

— Oui, maman.

— Tu sais qu'au milieu de notre conversation, un jeune homme est venu et a causé avec nous...

— Oui, maman.

— Ce jeune homme, Bichette, comment le trouves-tu ?

— Je le trouve comme tout le monde.

FERNaiM) UUPLE8SIS. *İ3

— Ce n'est pas là répondre. Je te demande si lu trouves ce jeune homme bien ou mal?

- Pourquoi me demandes-tu cela?
- Réponds toujours. Comment le trouvestu ?
- Que veux-tu que je te dise? . . Je ne le trouve ni bien ni mal.
- Enlin serait-il de ton goût ?
- De mon goût ?
- Mon Dieu ! Âlbine, que tu m'impaticien-

8(y FERXANH DUPLESSIS.

tes avec tes étonnements et ton air de l'autre monde! Voyons, suppose que ce jeune homme soit un prétendu qu'on nous aurait présenté pour toi, te conviendrait-il ?

- Comment, maman, ce jeune homme?
- ce serait un prétendu ?
- Oui... Est-ce clair?
- Et tu me dis cela maintenant! Si au moins j'avais été prévenue, je l'aurais refjardé autrement.
- Qu'est-ce que tu me contes-là? avec ton autrement.
- Enfin, j'aurais regardé ce monrieur comme on regarde un prétendu ; en un mot, une personne qui peut être votre mari.
- Allons, voilà maintenant qu'il y a deux manières de regarder les gens.
- ~ Tu m'interroges, je te réponds.

— Tu me réponds une chose qui n'a pas de sens, car, enfin, de quelle manière aurais-tu examiné ce jeune homme si tu avais su qu'on nous le proposait comme un parti pour toi?

— Je n'en sais rien, maman, mais il m

^2 FERNAXI» DÛPLESSIS.

semble que je l'aurais regardé d'une autre manière.

— Laisse-moi donc tranquille, ce sont là des enfantillages, et de quelque manière que tu aies envisagé ce jeune homme, tu as dû voir qu'il est brun, grand et élancé.

— Oui, maman.

— Qu'il a une charmante tournure ; enfin qu'il est ce qu'on appelle un fort joli homme.

— C'est possible.

— Ainsi, Bichette, tu trouves ça monsieur à ion ^oW

FËRNALSİ) DIİPLËSSIS. B^3

— Je ne peux pas te dire précisément cela. ' * ^" ^ -- ^

— En un mot, si pour plusieurs raisons ce parti nous convenait, tu n'aurais aucune répugnance à te marier avec ce jeune homme, car avant tout, mon enfant, nous voulons te laisser absolument libre dans ton choix, ne te contraindre en rien.

— Si je connaissais mieux ce monsieur ; si je l'avais mieux regardé, je pourrais te répondre, et te dire s'il me convient ou non ; mais, maman, comment veux-tu que pour l'avoir vu pendant un quart-d'heure... à peine... et encore..., si cela peut s'appeler

â4 FEIINAND DUPLESSIS.

voir quelqu'un, je te dise si j'ai envie ou non de m« marier avec lui ?

— Albine, explique-toi , franchement , qu*entends-tu par: Connaître mieux... ce monsieur ?

*- C'est tout simple, savoir quel est son caractère.

— Tu parles bien là comme un enfant que tu es? Savoir son caractère ? Est-ce que tu crois que l'on connaît comme ça tout de suite le caractère des gens?

— Tout de suite, non.

— Eh bien ! alors... comment..?

~ Mais maman, en voyant souventce monsieur, en causant avec lui, jusqu'à ce que je puisse me dire à moi-même : Voilà un cacaraclère qui me plaît , ou qui ne me plaît pas...

— D'abord, qu'est-ce que tu entends par le caractère de quelqu'un ? Veux-tu dire par là que tu tiens à savoir si ce jeune homme a des mœurs? s'il est rangé? poli? bien élevé ? Mais tu sens bien, Bichette, que si nous te présentons M. Fernand Duplessis (c'est le nom du jeune homme), c'est que nos informations sont précises; c'est que nous sommes surs que ce prétendu a toutes les

Mt FÊÎQ^Àfto DUPLESSIS.

qualités possibles pour te rendre heureuse.

— Mais, maman...

*— Ecoute-moi donc ; tu vois déjà que tu n'as pas à t'occuper du caractère de M. Fernand, c'est notre affaire; nous l'avons faite et bien faite; aussi, nous te répondons de lui. Maintenant suis bien ce raisonnement : de deux choses l'une ; ou M. Fernand a l'excellent caractère que nous lui supposons, ou il ne Tapas.

— Et... s'ilne'J'alpas?

^ S'il ne l'a pas ? c'est qu'il aura été assez

FERNAND DUPLESSIS. Si

fourbe, assez dissimulé pour tromper dix ou douze personnes des plus honorables, qui le connaissent depuis des années, et qui ont donné sur lui les meilleurs renseignements.

— Eh bien !... maman, jugez donc quel malheur pour moi d'épouser un homme assez fourbe pour avoir trompé toutes ces personnes ?

— S'il a été assez fourbe pour cela..., je te demande un peu s'il ne le tromperait pas cent fois plus aisément encore, toi avec tes dix-huit ans, lorsqu'il en aurait trompé tant d'autres... Pauvre enfant que tu es!

— Peut-être, maman, ne me tromperait-il pas? Intéressée plus que personne à savoir la vérité , je serais sans doute clairvoyante.

— Mon Dieu ! Al bine, que tu es déraisonnable et entêtée, quand (u t'y mets ! Kéiléchis donc à ce que tu dis. Connaître le caractère de quelqu'un... Eh! ma chère enfant, souvent la vie entière n'y suffit pas... Et puis, ce sont là des mots ; une fois mariée avec M. Fernand tu Tétudieras tout à ton aise... son caractère.

— 11 sera Lien temps, alors !

— En vérité, Alhine, je ne comprends pas

qu'à ton âge tu lasses des raisonnements aussi pitoyables. A quoi sert donc l'éducation qu'on t'a donnée ? Quelquefois je penche à croire que ceux qui soutiennent que tu n'as pas l'esprit plus développé qu'un enfant de cinq ans ont raison.

— Je n'ai jamais tenu à passer pour spirituelle.

— Je ne le demande pas d'être spirituelle. Ce n'est pas à une mère de flatter sa fille ; et je sais que les femmes d'esprit sont très rares ; mais, à défaut d'esprit, tu as souvent du bon sens et aujourd'hui tu en manques absolument

— A la bonne heure !

— Il n'y a pas d'à la bonne heure ! tu devrais raisonner. Comment ? Tu voudrais, par exemple que M. Fernand Duplessis vienne passer ici, les journées du matin au soir, en tête à tête avec toi, pour te donner le loisir d'étudier son caractère ! Cela durerait un, deux, trois mois, qui sait ? et tu t'imagines, toi, que des hommes s'exposeraient ainsi à l'humiliation de venir faire, pour ainsi dire, essayer leur caractère ! sans compter l'inconvenance de ces journées entières passées auprès d'une jeune personne ? En vérité, on dirait que tu as été élevée chez des sauvages...

FERNAND DUPLESSIS. 91

— Les Américains, les Anglais, les Allemands sont donc des sauvages ?

— Qu'est-ce que tu me contes-là ?

— J'ai été en pension avec Ellen Davy, une Américaine dont les parents ont habité longtemps l'Angleterre.

— Bon, après ?

— Il y avait aussi à la pension Helmin Blûm, une allemande.

— Mais où veux-tu en venir avec tes Allemandes et tes Anglaises.

92 FERNAXb DUPLES5IS.

— Eh bien ! maman , dans les pays dont je te parle , les jeunes personnes à marier peuvent voir et recevoir, autant qu'il leur plaît , les jeunes gens qu'on leur présente , sortir même avec eux , et l'on ne se marie jamais qu'après avoir ainsi vécu familièrement pendant six mois , un an , plus même ; l'on a , de la sorte , tout le temps de se connaître , de juger si l'on se convient , et dans ces pays-là presque tous les mariages sont heureux.

— As-tu fini?

— Oui, maman.

— Comme tu n'es , grâce à Dieu, ni Allemande, ni Américaine , ni Anglaise, tu me

feras le plaisir de le conformer aux habitudes de ton pays ; tu veux connaître celui que tu dois épouser, n'est-ce pas/ Kien de plus simple. Dis-moi dès aujourd'hui : « Maman , M. Fernand me convient. » Demain, mon enfant, nous te présenterons M. Fernand ; il viendra tous les jours nous faire sa petite visite, et, en ma présence, vous causerez tant que vous voudrez... Mais tu comprends bien que , pour que nous accordions à un jeune homme une entrée si familière dans notre maison , il faut qu'il soit d'avance et irrévocablement accepté par toi comme devant être ton mari.

Ainsi je dois m'engager avant de savoir

avec qui je m engage

94 FERNAND liUPLESSJS.

— Mais , encore une fois , nous le savons , nous , qui sommes responsables de ton bonheur. Est-ce que cela ne suffit pas? M. Fernand a quarante-sept mille livres de rentes parfaitement placées , une superbe propriété dans le Berry. Tu crois , toi , que l'on trouve toujours des partis pareils? Car, enfin , je ne sais pas à quoi tu penses. Il ne faut pas te croire sortie , comme on dit , de la cuisse de Jupiter ; tu n'as que cent mille écus de dot. Deux mariages qui ne valaient pas, certes, celui dont il est maintenant question , ont déjà manqué , parce qu'on voulait quatre cent mille francs de dot... au lieu de trois cents... certainement... Mais qu'est-ce qui te fait hausser les épaules ?

— Ces personnes-là voulaient ra'épouser?

FliiINAND DUPLESSIS. 9^

— Sans doute, un notaire... d'abord, et un banquier ensuite... Nous t'en avons parlé dans le temps.

— Et, avant de m'a voir seulement vue, ils débattaient le montant de ma dot ?

— Ainsi que ça se fait toujours ! Mais d'où sors tu donc? Te voilà encore à raisonner comme un enfant de deux jours ? Est-ce que l'on ne convient pas d'abord des affaires d'intérêt , et puis après on parie des personnes.

— De sorte que la dot est le principal dans le mariage ? Et ces deux hommes qui prétendaient m'épouser n'ont pas seulement

voulu me voir, me connaître , afin de juger si je ne valais pas les cent mille francs qu'ils exigeaient en plus de ma dot?

— Tout ce que tu diras là-dessus ou rien ce sera la même chose; cela se fait ainsi et se fera toujours ainsi... D'ailleurs, M. Fernand Duplessis n'a pas marchandé , lui ; il est tombé presque tout de suite d'accord avec M. Barentin sur toutes les questions d'argent , les renseignements sur ce jeune homme sont excellents. Il a vingt-huit ans, toi dix-huit , c'est une excellente proportion d'âge; il est fort bien , il nous convient parfaitement sous tous les rapports. Aussi , je l'avoue , si tu étais assez folle pour refuser une occasion peut-être unique... ton père et moi nous serions au désespoir, et ma foi , tu

FERNAND UUPLESSIS. 91

t'arrangerais comme tu voudrais pour te marier, nous ne nous en mêlerions plus. Je t'en avertis... Songes-y bien, c'est très sérieux ce que je te dis-là : nous ne nous mê-tC' rions plus de le mari-er.».

— Vrai ? bien vrai , ciière maman ? quel bonheur! tu me laisseras me marier à mon idée , quand je voudrai , conjnie je voudrai f

— En voilà bien d'un autre ! mademoiselle ! Comment , voilà l'effet que produit ma menace... N'avez vous pas honte de dire de pareilles choses ?

— Tu m'offres de me laisser me marier selon mon goût ! dame , moi... j'accepte...

ël FERNAND UUPLESSIS.

— Tenez , à la fin , Albine , vous m'impatientez ; vous faites tout ce que vous pouvez pour me tourmenter; moi qui ne songe qu'à votre boniieur, c'est indigne !

— Mon Dieu , maman , ne te fâche pas; je ne refuse pas absolument ce monsieur...

Mais que veux-tu que je te dise? je ne ressens rien ni pour ni contre lui.

— C'est juste ce qu'il faut pour se marier, et bien se marier.

— 11 me semble à moi chère maman...

que...

—Tais-toi, iu n'as pas le sens commun,

FERNANI) DUL'LESSIS. 99

mais tu es au fond une excellente tille. Allons embrasse moi, c'est entendu, nous préviendrons M. Fernand qu'il est accepté; M. Barentin nous l'amènera demain soir.

— Mais, maman...

— 11 n'y a pas de mais, maman ; c'est convenu, je vais tout de suite écrire à notre cher notaire : un tel mariage ne se rencontre pas toujours; il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

— Mon dieu, maman, je t'en supplie,

— Je suis désolée de te faire pleurer, dière enfant, mais il faut avoir de la raison

pour toi, et un jour lu me remercieras...

Et maman est sortie ; elle m'a laissé tout en larmes. Voilà où j'en suis, chère Hermance. Ah! quel dommage que tu ne sois pas ici pour me conseiller. 11 y a bien longtemps que je te l'ai dit, et, tu le sais, ma mère ne comprend jamais les choses comme moi. Ainsi que tant d'autres, elle me croit tout à fait stupide, ordinairement cela m'importe peu. Je me contrains devant-elle, et je m'épanche avec_toi... Mais aujourd'hui, il s'agit, tu le vois, d'une chose fort sérieuses; je sens que j'ai raison, maman se trompe, et comme je serais la première et seule victime de l'erreur, je ne veux pas céder sans lutte.

FERNAND DUPLESSIS. 101

Je te tiendrai au courant.

Adieu, je t'embrasse tristement.

ALBINE C.

Albine Chevrier à Hermance.

Ainsi que je te l'ai écrit dans ma dernière lettre, j'ai eu beau supplier maman de ne pas recevoir M. Fernand comme mon prétendu, avant qu'il m'eût été possible de le

connaître mieux, on n'a pas tenu compte de mes prières; depuis huit jours M. Fernand est venu cinq fois déjà, de quatre à six heures du soir. Maman ou mon père sont toujours en tiers dans notre conversation, où nous parlons de la pluie et du beau temps, Ce n'est pas gai, je t'assure.

Lorsque M. Barentin a amené chez nous M. Fernand, j'ai tâché de l'observer à la dérobée ; j'avais bien raison de dire à maman que la première fois je l'avais vu sans le regarder. Il a en effet une

tournure distinguée, upe très-jolie figure, quoique pâle et fatiguée comme s'il sortait de maladie, ce qui ne m'étonnerai t pas, car il a encore une petite toux sèche ; il est extrêmement poli, un peu

FERNANli DUPLESSiS. 1 OT

l'roid ; il rit rarement; néanmoins il paraît bienveillant. Je ne sais si je me trompe, mais souvent je lui trouve l'air d'un homme qui s'ennuie ; peut-être est-ce de ne pouvoir causer plus intimement avec moi. Somme toute, jusqu'ici il ne m'a dit ni plus ni moins de banalités que toutes les autres personnes qui viennent à la maison.

Deux ou trois fois, maman m'a envoyée au piano comme pour faire parade de mon talent (si j'avais un talent) ; cela me mettait au supplice, mais je n'osais pas refuser, je jouais tout de travers. M. Fernand n'est pas musicien, il ne s'apercevait ni des fausses notes, ni des contretemps, et m'adressait nécessairement de beaux compliments; ce qui m'impatiente encore beaucoup, c'est d'en-

108 FEnNA.NI) hUPLESSIS.

entendre continuellement mon père et ma mère avoir devant M. Fernand des eniretiens comme celui-ci ;

« — Mon ami, — dit par exemple ma mère « à mon père, — te souviens-tu de ce que « nous disait toujours la maîtresse de pension d'Albine? — Oh! mademoiselle Clievrier a mieux que du brillant , elle a des « qualités solides ; ce sera un jour une » femme essentielle pour diriger une maison : € c'est l'ordre et Économie en personne.

a -- L'ordre et l'économie en personne,— « répond mon pauvre et bon père , selon « son habitude. >

Ili inaiiiian d'ajôuh^r, en ^'adressant à 31. Duplessis :

« —C'est vrai, ce que mon mari dit là, « monsieu' Fernand ; notre Albine a tenu ce a qu'elle promettait; ici, elle me supplée, «veille à tout; rien ne lui échappe; elle « compte avec la cuisinière , et il n'y a pas a de risque , allez ! qu'une erreur d'addition « échappe à notre petite ménagère; enfin, « vous la verrez à l'œuvre , monsieur Fer- 4 nand , vous la verrez.

« — Non, non, nous n'avons pas voulu « faire d'elle une de ces femmes frivoles, dé- < sœuvrées, qui ne pensent qu'à la toilette, « au plaisir et à faire les coquettes, ou les

II!. S

410 FERNAND i)UrLF:>SIS.

€ belles parleuses qui veulent sinj^er les « femmes d'esprit. Grâce à Dieu ! notre Al- « bine sera ce qui s'appelle une brave et « bonne mère de famille, ne songeant qu'à « son mari, à son ménage, à ses enfants, à « mettre l'ordre et l'économie dans sa mai- « son. Eïitin, vous la verrez, monsieur Fer- « nan(4 vous la verrez. »

Et toujours : Fous la verrez l

Et toujours : Ce sera votre femme !

Et moi, j'ai la faiblesse, la sottise, la timidité de laisser dire cela devant moi, de ne pas à l'encontre ; et ainsi, peu à peu, malgré moi, je m'engage par mon silence.

n',hNANJ» l»UH KfiSlS. i I \

Je t'avoue aussi que d'abord j'avais trouvé assez désobligeant que ma mère mît mon manque d'esprit au nombre de mes qualités de /<?w«rt^é?55^w^/f//^... Il résulte que ma timidité naturelle, aidant, M. Fernand, doit ainsi que tant d'autres, me croire et me trouver stupide ; ce qui m'a ensuite consolé des louanges de ma mère, c'est qu'à la première vue M. Fernand m'a, je ne sais pourquoi, fait éprouver qq froid (\m m'ôte toute confiance et me paralyse ; toi et ta mère, au contraire, vous avez toujours été de ces personnes qui me délient la langue, me donnent envie de causer, m'animent et m'inspirent tant de sécurité, que je dis tout ce qui me vient à l'esprit ; madame d'Amberville, l'amie intime de cette fameuse madame Raymond^ est encore de ce nombre, et je me résigne souvent

112 FERN'ANI) DUrLESSli5.

h la triste opinion que l'on a de moi dans ma famille, en me rappelant que madame Raymond, ce prodigieux vivant, a quelquefois dit à madame d'Amberville qui parlait de moi : — « iMais vous me donnez un vif désir de connaître mademoiselle Chevrier', d'après « {ont ce que vous me racontez d'elle. »

Ah ! chère Hermance, que ne suis-je nne madame Raymond ! Je ne parle pas de sa beauté si incroyablement conservée, dit-on malgré ses quarante-cinq ou quarante-six ans, que bien des jeunes femmes envieraient sa taille et son charmant visage ! Je parle de sa raison supérieure, de son noble et grand caractère,

digne des temps héroïques, ce caractère pour lequel l'amie de ta mère nous a fanatisées. Hélas, si j'étais ainsi douée,

FEniNANl» UUPLiSSiS. 113

j'aurais une foi entière dans mes impressions, dans mes jugements ; je n'aurais pas de ces défaillances , de ces indécisions de volonté qui, aujourd'hui, me désolent ; je ne laisserais pas, comme je te le disais (out-à-l'heure, engager mon avenir malgré moi ; je refuserais ce mariage , je dirais fermement : non.

Et après cela, pourquoi dirais-je non? \q te l'avoue, M. Fernand ne me f>laît ni ne me déplaît.

Dans mes moments de sagesse , c'est-à-dire quand je me sens disposée à écouter les bons conseils de ma mère, je me dis ; mari pour mari, autant épouser Monsieur Fernand qu'un autre, eu un mot leUi m'est égal,,.

114 FERNAND DUPLBSSI8.

Mais aussi, Herraance, fait-on bien ? A-lon, pour ainsi dire , le droit de se marier quand cela vous est égal ?

Si j'en juge par l'exemple des mariages que j'ai eu sous les yeux.

Ça a du être égal à mon père et à ma mère de se marier ensemble.

Ça a dû être égal à mon oncle et à ma tante de Bordeaux de se marier ensemble.

Il en est encore ainsi de deux ou trois jeunes ménages que je vois à la maison ; et cependant, je l'avoue, ils ne semblent pas

malheureux .. Seulement... (l'homme ne te

FERNAND) DUPLIKSIS. 115

moques pas de moi) : seulement, toutes les personnes dont je parle, maris ou femmes, n'ont pas, à mes yeux du moins, non pas l'air d'être mariés.

Je ne sais pas comment t'expliquer ma pensée, cela vient sans doute des singulières idées que quelquefois je me fais du mariage... je m'imagine que cela doit changer complètement notre vie, que ce doit-être en un mot une espèce de sortie de pension ; oui, et qu'à l'existence monotone et pensionnaire d'une jeune fille , doit succéder lorsqu'elle est mariée une existence tout autre, pleine de plaisirs et de devoirs aussi doux que des plaisirs, partagés avec un mari jeune comme elle, joyeux, animé comme elle, et comme elle le sera au possible de toute sorte de

choses charmantes, jusqu'alors aussi inconnues de lui ; car dans le mariage il me semble qu'il devrait voir aussi une sortie de pension.

Je ne sais pas, mon Dieu, si tu me comprends; que te dirais-je?... il me semble que, pour deux époux unis selon mon idée, le mariage devrait être la fête et la joie de leur jeunesse... tant que dure leur jeunesse !

Mais que dans un mois j'épouse M. Fernand, où sera la joie ! où sera la fête de ma jeunesse? Il a l'air froid et ennuyé, tandis que je me sens pleine de vie et de désir de m'amuser! Il a beaucoup vu le monde, et moi non ! Il sait autant que j'ignore, et, je le

sens, j'aurai toujours l'air d'une sotte auprès de lui ; je n'oserai m'étonner de rien... je serai gênée, humiliée comme avec un su-

périeur ou avec ma mère, au lieu d'être à mon aise comme avec toi, comme avec uu égal, une camarade sortant de pension ainsi que moi !

Je reviens à cette comparaison, parce qu'elle te rend à peu près ma pensée ; si tu ne riais pas des phrases, je te dirais encore que, lorsque je pense au mariage, selon mes idées, mon cœur bat et se trouble... Je sens en moi toutes sortes d'aspirations, de sentiments vagues, mais d'une douceur infinie, qui ne demandent qu'à s'envoler comme une nichée d'oiseaux, vers je ne sais que! Oays enclianteur... cl....

Allons, as-tu fini de rire, méchante? je n'achèverai pas ma belle comparaison... Que veux-tu ? je ne suis pas une madame Raymond, une femme aussi grande par le caractère que par l'esprit et la pensée. Je le dirais simplement et tristement que, loin de se laisser aller à des visions folles parfois, mon cœur s'arrête, et mon sang se fige, lorsque je songe à épouser M. Fernand... Et pourtant, ce mariage, je n'ose le refuser.. ; c'est tout à la fois faiblesse, fausse honte, crainte de chagriner mon père et ma mère. Et puis enfin, il faut être franche, mon éloignement ne se base sur aucune raison sérieuse, car, maintenant que je t'ai peint M, Fernand, tu me diras sans doute que, dans ce mariage, tout est convenable et que je suis lolle... de ne pas l'accepter résolu ii]en(.

FEIUNAND DUPLESSIS. t!O

Oui, peut-être suis-je folle... et pourtant...

J'hésitais à continuer, mais à toi je dis tout j j*achèverai donc ma lettre par un dernier aveu... après quoi Je n'ajouterai plus rien... car je rougirais, je crois, devant mon papier;

Cet aveu, le voici ;

M. Fernand est bien... très bien... et cepeu' dant... JE n'ai PAS ENVIE DE ^ l'embrasser.

Je me sauve...

Àlbine C, à Hermance.

Hier, pour la première fois depuis trois semaines qu'il vient presque chaque jour à la maison, M. Fernand est resté seul avec moi ; maman a prétexté d'une lettre à écrire et nous a laissés seuls tous deux.

Voici notre entretien. M. Duplessis a commencé de la sorte :

122 FFUNANO OUPMÎSSIS.

— Je suis presque heureux de l'absence de madame votre mère, mademoiselle Albine; je puis au moins vous dire tout le bien que je pense d'elle... C'est à la fois l'expression de la vérité et de la reconnaissance ;car madame votre mère a daigné confirmer mes espérances, en m'assurant que la signature de notre contrat de mariage était fixée à après demain.

— Monsieur... si ma mère vous a dit cela... cela doit être.

— Élevée comme vous l'avez été, Mademoiselle Albine, douée des qualités essentielles que vous réunissez, il n'en saurait être autrement; cette déférence aux désirs de

FI IINA.M» l»(IPI,KSSIS. 123

votre famille est pour moi du plus heureux augure... car le mariage est une chose bien grave, bien sérieuse, madeaioiselleAlbine; mais, croyez-moi, je sens toute l'importance des austères

devoirs qu'il impose, et je les accomplirai en honnête homme, de même que vous les accomplirez en femme pénétrée de sa sainte mission d'épouse, n'est-ce pas , Mademoiselle ?

— Oui, Monsieur. :

— Nous n'aurons qu'une volonté ; tout me dit que ce sera la vôtre , car elle sera, je n'en doute pas, toujours sage et sensée ; monsieur votre père et madame votre mère me l'ont dit souvent; et depuis que j'ai

iâ4 FF.RNAM» lirPLRS>îI5.

l'honneur de vous voir, chaque jour, j'ai pu reconnaître combien vos chers parents disaient vrai. Vous n'êtes pas, mademoiselle Albine, de ces jeunes personnes frivoles qui ne voient dans le mariage qu'une occasion de vains plaisirs, de folles dissipations, auxquelles succèdent toujours l'ennui et le dégoût, lorsqu'ils n'ont pas de conséquences plus funestes. Dieu merci! vous comprendrez mieux vos devoirs d'épouse ; vous serez à la hauteur de cette vie grave, occupée, toujours partagée entre les soins de la maison , et plus tard l'éducation des enfants ; cette vie d'abnégation qui n'est qu'un échange de dévouements réciproques, souvent même de sacrifice, entre le mari et la femme.

--Monsieur... vous me flattez...; je ne

FERNANI) DUPLESSIS- 12^

sais si j'ai... si j'aurai toutes les qualités... que... vous... me supposez.

— Cette modestie m'en donnerait l'assurance, mademoiselle Albine... si je ne vous connaissais pas telle que je vous connais ;

j'ai quelque peu l'expérience du cœur humain , et tout me dit que vous remplirez toujours dignement la mission presque divine de la mère de famille... divine par ses saints devoirs, par ses joies saintes et par ses peines saintes. Je vous dis cela, non pour assombrir le tableau de l'avenir, mais parce que l'on se forifie d'avance contre les épreuves de la vie en les prévoyant, ainsi que nous l'enseigne la religion ; à propos de religion, je sais, mademoiselle Albine, que vous êtes très pieuse, et j'encouragerai, je

faciliterai de tout mon pouvoir l'accomplissement de vos devoirs religieux; moi-même je reviendrai à ces pratiques, que j'ai malheureusement longtemps négligées, sans pour cela perdre la foi ; nous puiserons tous deux dans la religion de nouveaux encouragements à nos devoirs. Quant à notre vie matérielle, nous pourrons, grâce à notre position de fortune et à une sage économie, vivre sinon dans l'opulence, du moins dans une très grande aisance; nous aurons une excellente maison, tous vos désirs seront satisfaits; vous aimez beaucoup la campagne, nous habiterons de préférence ma propriété duBerri, que je vais faire complètement remeubler; en un mot, mademoiselle Albine,j'en prends devant vous le solennel engagement, je m'efforcerai de rendre votre

existence aussi heureuse (jue possible; la plus douce récompense de mes soins, de mon dévouaient, sera de vous voir vous féliciter un jour, je l'espère, du choix que vous avez fait en me confiant le soin de votre destinée. Un dernier mot, mademoiselle Albine: je suis convenu avec madame votre mère, et vous ne m'en blâmerez pas, je pense, de lui laisser le soin de composer voire corbeille; elle connaît vos goûts, vos préférences, et mon plus vif désir est de vous satisfaire.

A ce moment, ma mère est rentrée et s'est entretenue à voix basse avec M. Fernand; puis six heures ayant sonné, comme il est l'exactitude même, il nous a laissées seules.

A peine M. Duplessis a-t-il été sorti que je

1^8 FERNANb bUI'LESSIS.

me suis jetée, en sanglotant, dans les bras de maman en lui disant :

— Je l'en supplie, ne me fais pas épouser M. Fernand!

— Ah ça ! es-tu folle ? il vient de me dire que tout était convenu entre vous, et que je me chargerais de la corbeille... 11 met pour cela soixante mille francs à notre disposition... C'est superbe... et te voilà tout en larmes !

— Je ne veux ni de M. Fernand, ni de sa corbeille ; je ne veux pas me marier.

— Mais, Albine, c'est de la démence. Corn-

FERNANU DUPLESSIS. 1219

ment ! Lorsque tout est conclu, lorsqu'il n'y a qu'un instant M. Fernand me disait qu'il était enchanté de toi... de tes réponses...

- Je n'ai rien dit... ; il a parlé tout seul... Ah !... j'avais le cœur trop gros pour lui répondre !

— Le cœur gros... et pourquoi ?

Parce que, à mesure qu'il me parlait de ses projets, de sa manière d'envisager notre mariage, il me semblait qu'un froid mortel s'emparait de moi... On m'aurait parlé de ma mort et de ma

tombe, que ça n'aurait pas été plus triste, plus glacial; je te le répète, j'aime mieux rester fille toute ma vie

130 FERiNAiND UU'LlESSIS.

que d'épouser M. Fernaiid .. On me tuerait plutôt que de m'y forcer !

Et, laissant ma mère aussi stupéfaite que courroucée, je suis rentrée dans ma chambre dont j'ai fermé la porte, refusant de dîner, afin de pouvoir pleurer à mon aise et t'écrire tout ce qui s'est passé.

Ma mère me traite de folle ; tu feras peut-être comme ma mère , surtout après avoir lu ce que m'a dit M. Fernand, dont je t'ai rapporté les paroles presque mot pour mot.

Tu me diras sans doute qu'il est impossi-

FEIUNANU UUPLESSIS. 131

ble de parler avec plus de sagesse, de se montrer plus honnête liomme qu'il ne l'a fait. Cela est possible, cela est vrai, si tu veux, et cependant, comme je l'ai dit à ma mère, son lan^^aoe a figé mon sang dans mes veines ; la perspective d'une cellule de couvent à perpétuité ne m'aurait pas paru plus morne et plus sonjbre.

Et moi qui regardais le mariage comme devant être la tête de ma jeunesise !

Non, non, je le répète, on me tuera plutôt que de me forcer à épouser Monsieur Fernande

Je ne sais quand je pourrai te faire parvenir cette lettre.

Ton amie désespérée jusqu'à la mort.

Cette lettre était écrite depuis deux jours chère Ifermance; je la rouvre pour te dire que l'on ne me tuera pas, et que j'épouse M. Fernand ; nos bans sont publiés, notre contrat a été signé hier.

Tu vas hausser les épaules de pitié ; tu vas me dire que je ne sais pas ce que je veux ; que je suis sans caractère , versatile et ca-

pricieuse: que veux-tu ? je me résigne ; je ne suis pas une madame Raymond, tu le sais.

Je n'ai pourtant pas, je le jure, cédé sans peine , sans combat, sans verser bien des larmes. Mais tu savais ce que c'était pour moi que de voir tantôt mon père et ma mère se désoler, me supplier au nom de mon bonheur et du leur, de ne pas manquer un si bon mariage ; tantôt de les voir courroucés contre moi, me reprocher mon manque de cœur, ma sottise, n^{on} ingratitude, ma mauvaise tête ; être enfin tourmentée, obsédée du matin au soir, et me sentir, hélas! il faut bien l'avouer, incapable de répondre à ces questions sans cesse répétées :

1 —Mairt qu'as-tu à reprochera M. Ter»

« nand ? Donne-moi un grief, une bonne « raison quelconque, et nous sommes les « premiers à rompre ce mariage. »

Alors j'étais bien obligée de reconnaître que M. Fernand réunissait toutes les conditions désirables pour faire ce qu'on appelle un bon et honnête mari, jeune, riche, agréable, plein de sagesse et de douceur-, je n'avais contre lui que la contrainte qu'il m'inspirait, l'appréhension d'un ennui glacial et mon peu d'envie de l'embrasser.

Donner ces trois raisons à ma mère, c'était me faire passer à ses yeux pour une folle ; aussi, à force de m'entendre répéter que manquer ce mariage c'était faire une faute,

FEUNANI) UUPLESSIS. 135

une sottise impardonnable, j'ai fini par le croire, par avoir presque honte de moi-même et j'ai donné ma parole à mon père et à ma mère, avec la ferme intention de tenir ma promesse.

Depuis lors je me sens non pas plus gaie, non pas plus heureuse , mais parfaitement calme ; cette décision m'épargne du moins les inquiétudes, les tiraillements, les angoisses de ces derniers jours.

Tout est terminé ; je sais maintenant à quoi m'en tenir.

L'avenir dira si mes pressentiments étaient justes ou insensés, si j'étais raisonnable ou idiote.

Du reste, je ne suis pas assez ennemie de moi-même pour chercher maintenant à m'exagérer en laid la position que j'ai librement acceptée.

Après tout, l'on ne m'aurait pas mariée de force, je n'ai pas eu le courage d'avoir une volonté, d'écouter plutôt mes pressentiments, mes répugnances, que ce qu'on est convenu d'appeler la raison : tant mieux ou tant pis pour moi, mais je serais désormais mal venue à me plaindre ; je suis donc bien résolue à tirer le meilleur parti possible de ma condition. Cela me sera peut-être plus facile que je ne le crois, je sais même gré à M. Fernand d'être tout d'abord franchement montré raisonnable et froid, au lieu d'avoir feint d'être un caractère

autres que les siens, lise peut qu'à la longue il devienne moins sérieux, moi, plus grave, eten faisant ainsi cjiacnn (Je notre côté quoiques pas pour diminuerladilTérence de caractère qui nous sépare, et que je m'exagère probablement, nous nous rencontrons dans un bonheur commun.

Heureusement M. Fernand ne s'est pas un instant douté de mon indécision, car pendant les deux jours qu'elle a duré, maman avait prudemment fait dire que j'étais indisposée ; je n'ai donc revu M. Fernand que lorsque ma résolution était prise.

Il m'impose toujours beaucoup ; je ne sais quand je serai en confiance avec lui. Gela

138 FERNAND OUPLESSIS.

viendra peut-être; mais, en attendant, il doit continuer d'avoir une pauvre opinion de mon esprit. N'osant prendre cette réclamation sur moi , j'avais prié maman de lui dire qu'elle trouverait trop pénible d'être séparée de moi pendant la plus grande partie de l'année, ce qui devait arriver si M. Duplessis voulait , selon ses premiers projets , presque toujours habiter le Berry. Cette perspective me présageait un ennui mortel. Heureusement M. Duplessis a été très aimable : il a promis à ma mère que nous ne resterions à la campagne que le temps qui me conviendrait. Si je veux passer neuf ou dix mois à Paris , dans l'année , nous les y passerons -, seulement , comme nous sommes encore dans la belle saison, M. Fernand m'a demandé de partir pour le Berry aussitôt

après notre mariaffe ; nous y resterons jusqu'à la fin de décembre, et nous reviendrons passer Thiver à Paris.

11 paraît qu'il y a à la Riballière (c'est le nom de la propriété) un château gothique , avec des tourelles ; des tourelles..., ma chère! des tourelles !... Tu me vois d'ici châtelaine. M. Fernand ne veut rien faire remeubler sans avoir mon goût. Cette raison motivera notre prompt départ pour le Berry ; M. Fernand me fera disposer un oratoire avec des vitraux de couleur et des tableaux. 11 a aussi l'idée de faire construire une chapelle attenant au château. M. Fernand me paraît très religieux ; il désire que j'aie un confesseur et que je communie tous les huit jours... tous les huit jours! cela me semble du luxej

140 Fr.li.NAM» IXPLKSSIS.

faire ses Pâques comme à la pension , est , je le crois , très suffisant.

Cela m'amusera beaucoup d'arranger ce castel, de choisir les tentures, les ameublements. J'oubliais de te dire que nous aurons un phaéton pour nos promenades dans les environs... M. Fernand a fait venir hier devant nos croisées ma voiture , comme il dit , c'est un très joli coupé bleu, attelé de deux charmants chevaux gris de fer; les livrées sont bleu et argent ; tu conçois mon éblouissement , habituée que je suis , dans ma famille, aux voitures de remise dans les grandes occasions ; nous aurons aussi , non pas une cuisinière, fi doncl ma chère , mais un cuisinier; mon cuisinier^ {\i encore M. Fernand; je suis peu gourmande ; mais enfin,

pouvoir (lire \ mon cuisinier^ tu m'avoueras que c'est flatteur , quand on a toute sa vie été habituée à la modeste cuisine

i)oe{jeoise de notre vieille Marianne.

J'oubliais de dire que la corbeille est magnique ; M. Fernand a fait des folies : il y a une parure de turquoises et de brillants et une belle rivière de diamants avec de superbes boucles d'oreilles et des épis pour la coiffure ; je ne sais non plus ce qu'il faut admirer davantage d'un châle de cachemire vert, ou d'un^autre qui est d'un bleu si tendre, et d'un si ravissant dessin, que je m'extasie sur tous les deux ; il y aussi des dentelles, des guipures et du point d'Alençon du plus beau choix, des robes en pièces de toutes sortes, dont quatre en velours de dif-

lli. 10

iiâ FEnNAXI) J»UM.KS31S.

féreiUes nuances ; enfin, M. Fernand, c'est une justice à lui rendre , a fait les choses en prince...

Tu vas me trouver bien changeante : t'avoir écrit dans cette même lettre que l'on me tuerait plutôt que de me faire épouser M, Fer-iiand, et la terminer presque gaîment; que veux-tu, je t'écis comme je pense et selon que j'agis ; je ne suis pas une femme à grand caractère, une madame Raymond ; je suis une pauvre fille qui va où on la mène. J'ai bien encore par-ci par-là quelques petits frissons en songeant à l'avenir, bien que je m'amuse beaucoup des joujoux de macorbeille; mais, je te l'ai lit, ma décision est prise , je veux tâcher d'en tirer le meilleur parti possible...

Et puis enfin, je vois mon père et ma mêmê si heureux, si ravis de ce mariage, si reconnaissants de ma soumission à leurs désire , que leur contentement me gagne, et, à défaut du bonheur

comme je l'aurais entendu, je jouis du leur... Adieu, chère Hermanee, à bientôt, ton amie qui ne désespère plus, et qui, au Contraire , commence à espérer un peu.

P, S. \[est entendu que tu arriveras au plus tard ici dans quelques jours , afin d'être ma première demoiselle de noce.

Tels avaient été les sentiments, les pen^ sées, les irrésolutions d'Albine Ghevrier, à l'époque de notre mariage ; sorte de confession dont je n'ai eu connaissance, je l'ai dit, que longtemps après notre union.

Je reprends mon journal où je Tai laissé.

2d septembre \S2S.

Le contrat a été signé ce soir; Albine a accepté la corbeille, tout est terminé.

Plus j'y songe, plus j'observe, plus je suis satisfait de mon choix et de la tburnure que j'ai su donner aux choses.

Dans les rares entretiens que, tête-à-tête, 3* ai eus avec Albine, et j'étais loin de les provoquer, je ne lui ai pas dit une seule parole d'amour ou même de tendresse. Fidèle à mon système, conséquent d'ailleurs avec

FERNANn DUriESSlS. 149

mes impressions, je suis resté froidement atï'ectueux, montrant toujours à Albine le mariage au point de vue sérieux, presque austère. J'ai agi, je crois, à la fois en homme honnête et prudent ; je ne veux pas éveiller en elle des vellétés amoureuses, auxquelles je ne puis ni ne veux correspondre. Elle connaît donc l'avenir qui l'attend, une vie tout entière vouée à l'accomplisse-

ment des devoirs de la femme, c'est-à-dire aux soins qu'elle doit à son mari, à ses enfants et à sa maison, vie rendue aussi heureuse que possible grâce à tout le confortable, à tout le bien être matériel désirable.

J'ai beaucoup insisté, j'insisterai toujours beaucoup auprès d'Albine sur l'importance des devoirs et des pratiques religieuses ;

une fois qu'une femme y mord ^ cela devient une distraction, une occupation de tous les moments, et s'oppose extrêmement à la mortification et au mépris de la chair. Or, avec la solitude, un mari de glace, la dévotion et un enfant conçu dans la douleur, comme dit l'Écriture, il est impossible qu'une femme ne prenne pas la sensualité en horreur.

Je n'ai jamais de ma vie été religieux, c'est vrai ; mais désormais, pour prêcher l'exemple à ma femme, je prendrai toutes les apparences nécessaires, car la religion est surtout nécessaire pour les femmes et pour le peuple.

Un moment j'avais craint que la florissante et fraîche jeunesse d'Albine, sa figure

FEHNAND DIPLESSIS. 151

vraiment jolie, sa taille charmante, ne m'inspirent quelques désirs à défaut d'amour; il n'en est rien : je me connais, il n'en sera jamais rien; mes sens sont épuisés, mon cœur usé jusqu'à la dernière fibre, et si parfois il bat, si cela se peut dire, rétrospectivement ^ c'est au souvenir inaltérable de madame Raymond. Cette femme enchanteresse a été, restera mon idéal, parce

que cet idéal n'a jamais été, ne sera jamais profané par la possession.

Je suis donc certain de me maintenir toujours avec ma femme dans une salubre réserve ; triples sots sont les maris qui, à défaut d'un éloignement naturel, n'ont pas assez de raison pour toujours réfrigérer le sang de leurs femmes, sauf à prendre quelque

maîtresse obscure s'ils sont trop tentés par le diable.

Tout est donc pour le mieux. Albine, jeune et jolie, sera pour moi très agréable à voir aller et venir autour de moi, dans mon manoir, m'apportant mon lait d'ânesse, s'occupant du régime que je dois suivre, me soignant en cas de maladie; étant enfin une vraie sœur de charité pour moi, ou peu s'en faut.

Le seul reproche que j'ai à me faire est d'avoir, par une concession apparente, caché à Albine que nous ne quitterions pas ma propriété du Berry pendant quelques années ; il était inutile d'engager d'avance une stérile discussion sur un sujet absolument

FEnNANl) DUPI.KSSIS. 15:)

subordonné à mon nûlorilé maritale-, je n'aurai pas d'ailleurs, j'en suis convaincu, à user de celle autorité; j'ai trop d'expérience des femmes pour n'avoir pas, du premier coup-d'œil, pénétré au fond ce cœur ingénu de dix-huit ans.

Albine est une bonne et excellente fdle, d'un esprit très peu développé, pour ne pas dire borné, d'un caractère timide, facile et malléable comme cire ; sa nature indolente et un peu lymphatique, comme dit mon médecin, annonce toujours, selon lui, une grande placidité morale et un sang paisible. Élevée dans la tradi-

tion des vertus bourgeoises, elle ne s'est jamais fait du mariage une de ces idées romanesques qui montent

à la tête de tant de jeunes filles; d'ailleurs (il n'y a aucune fa-tuité à m'avouer cela j c'est un trait d'observation très important pour moi, dont je dois faire mon profit), d'ailleurs, j'ai eu vite reconnu qu'il m'eût été facile de rendre Albine amoureuse : son trouble, son embarras, son silence parfois obstiné durant nos rares tête-à-tête, m'en disaient assez... m'en disaient trop... Aussi j'ai dû redoubler de froideur, et la pauvre enfant en a, je crois, été attristée ; heureusement, cette impression pénible a été bientôt oubliée à la vue d'une jolie voiture, des magnificences de la cor-beille, et à la pensée d'un beau château gothique, et d'une exis-tence de grand seigneur, si on la compare à l'existence bourgeoise de la famille Chevrier.

Pour me résumer, les résolutions les plus sages , les combinai-sons le plus mûrement réfléchies, ne sont que folie et vanités , ou Al bine est et sera la femme qu'il me fallait pour entrer dans une voie où je dois trouver bonheur, santé , repos , et clore ainsi à ja-mais cette vie qui m'épuise et m'ennuie.

Allons , il faut à cette vie dire adieu..., et pour toujours adieu.

Un dernier devoir me reste à accomplir.

Les anciens faisaient pieusement brûler les restes des per-sonnes longtemps aimées; qu'il en soit ainsi des souvenirs maté-riels de mes maîtresses d'autrefois.

156 FERNAM) DUI'LESSIS.

J'ai là une cassette remplie de lettres , de cheveux, de por-traits, de bouquets fanés , etc. Que ces reliques d'un passé , hélas

a jamais évanoui ! deviennent... cendres.

Cendres comme ce cœur, brûlé par tant de passions diverses ,
et qui , à cette heure , ^i n'est plus qu'une lave à jamais refroidie.

J'allumai un grand feu et j'apportai sur ma table une cassette
que j'ouvris, je l'a- Youe , avec une impression de tristesse pro-
fonde , à ce moment de jeter un mélancolique et dernier regard
sur ces années si remplies d'espérances , de plaisirs, de jeunesse ,
de force et d'amour...

FRRNAXI) l)^^■LI■R!?I^;. 157

Puis , à ce pénible ressentiment , succéda cette rétiexion : '

Pourquoi ces regrets ?

N'ai-je pg» usé jusqu'à la dernière toutes les émotions qu'il est
donné à l'homme d'éprouver?

Mon cœur et mes sens ne sont-ils pas morts ?

Ai-je la volonté ou le pouvoir de continuer cette vie d'autrefois
, à laquelle je renonce autant par impuissance que par satiété?

II

158 FERNAND UUPLKSSIS.

Non , non , que ce dernier regard jeté sur le passé me console.

Au contraire , disons-nous que j'ai connu, épuisé toutes ces
jouissances désormais impossibles.

Et à mesure que je détruisais ces fragiles souvenirs de ces sentiments , hélas 1 souvent non moins fragiles , j'évoquais par la pensée ces figures autrefois aimées , leur donnant un dernier souvenir.

Adieu donc à toi , annette , ma première maîtresse , qui apaisa le feu que la vue de

Fi:i5NAND DUPLESSIS. i 59

madame Raymond et des lectures incendiaires avait allumé dans mon sang.

Pauvre Annette , pauvre fille de cliambre de ma grand'mère! tu ne savais ni lire ni écrire , lu étais vulgaire , mais j'avais seize ans et toi dix-huit. Tu ne me fis pas acheter ta défaite par de longues prières ; tu te don^ nas humblement , naïvement ; lu étais innocente , douce , jolie , et , chose rare , désintéressée ; j'ai conservé de loi, comme un adolescent conserve le gage d'un premier triomphe^ une petite bague d'argent, apportée par toi de ton pays. Qui te l'avait donnée, cette petite bague? Je ne sais. Mais tu ne possédais que cela , tu me l'as offerte... Je viens de la briser...

<6o FERNAND DUPÎ.tSSIS.

Que seras-tu devenue, pauvre créature abandonnée?

Adieu à toi , amanda ; ta naissance était aussi obscure que celle d'Annetté; non moins jolie qu'elle , tu avais, quand je t'ai connue, quitté depuis longtemps ta petite ville natale et ton magasin de modes de Paris pour une vie oisive , aujourd'hui brillante , demain misérable , et presque toujours brillante et misérable à la fois ; tu avais de belles et l'raîches toilettes , payées je

ne sais par qui, ou par quoi ; souvent tu ne mangeais pas à ta faim , ou bien c'étaient des bombances dans lesquelles ta bonne s'enivrait et te battait ; le carreau froid et sordide de la chambre contrastait avec la soie et l'acajou de tes meubles : tout cela devait sentir le vice et la mi-

FKUNAiNU DUPLESSIS." 161

sère à soulever le cœur; mais j'avais dix-sept ans , Amanda était amoureuse , et toutes les fois que je sortais de l'hôtel des Pages pour aller chez ma grand'mère , j'entrais chez Amanda , où j'étais aimé pour moi-même , ainsi qu'elle me le disait dans des lettres d'une orthographe étrange , dont je viens de sourire tout-à-l'heure , en les brûlant.

Pauvre fille , elle devait quelquefois se passer de manger pour payer le messager de

ses épouses.

Adieu à toi, Julie, petite cousine , comme nous nous appelions autrefois , dans notre famille , au temps où ma grand'mère me recommandait de faire le chevalier français;

162 FERNAND DUPLESSIS.

adieu à toi... Sans le souvenir toujours vivant de madame Raymond , tu aurais été mon premier amour, car Annelte et Amanda ne peuvent compter comme amour, chère Julie... Tout enfant, m'as-tu dit, tu m'aimais déjà ; moi , je te craignais comme une petite fille savante ; lorsque plus tard je t'ai revue , tu avais seize ans ; l'effervescence de la jeunesse m'avait entraîné à des plaisirs grossiers,.. Je sortais des Pages pour entrer aux Gardes ; tu étais venue passer l'été chez ma grand'mère , dans son château du Ber-

ry; je m'y trouvais , profitant d'un congé de quelques mois; dès l'enfance, nous nous tutoyions ; notre familiarité a continuée ; nos parents nous regardaient comme frère et sœur, aucune surveillance ne nous gênait; au?si , que de longues promenades sous les

\jeux marronniers , durant la chaleur du jour! Et nos lectures sous le rocher du grand bois , auprès de la petite rivière ! toi , assise sur le banc rustique , travaillant à ta broderie; moi, couché sur la mousse , à tes pieds, te lisant Paul et Virginie !

o nos longues soirées , dans le petit salon bleu , lorsque , par de belles nuits d'été , ma grand' mère , afin de mieux jouir de la vue du parc éclairé par la lune , faisait emporter les lumières ; nous restions ainsi dans l'ombre , au fond du salon , moi près de toi , ta main dans la mienne , tous deux silencieux , pensifs et parfois frémissants d'ivresse, lorsqu'à la dérobee , profitant de l'inattention de ta mère , nos lèvres se pressaient dans l'obscurité .. O nos rendez-vous du matin , dans

le chalet des accacias , lorsque tu arrivais furtive, vêtue d'un peignoir blanc, tes petits pieds trempés de la rosée du gazon , et ton front moite de la précipitation de ta course; et nos entrevues dans la chambre aux tapisseries, où l'on arrivait par un couloir secret, construit sans doute pour la facilité des' amours d'un des anciens maîtres du château.

Et nos serments éternels, sincères comme notre cœur, et écrits de notre sang , car tu voulus aussi piquer d'une aiguille un de tes jolis doigts , afin d'écrire sur ce feuillet que je viens de brûler : Julie esta Fernand pour la vie! et nos boucles de cheveux échan-

gées ! et ces nœuds de rubans fanés , et ces petites fleurs desséchées , trésors chéris des jeunes

années si longtemps conservées ; maintenant , il ne reste de vous qu'un peu de cendre...

Adieu , Julie, adieu aux souvenirs de ces quatre mois , si pleins de cet amour enchanteur... doux et serein comme un beau jour du printemps de la vie... Adieu, Julie... Je t'ai revue depuis , épouse honorée , mère tendrement aimée ; une amitié sérieuse a remplacé notre amour.

Adieu à toi , Henriette, toi qui la première m'a fait connaître les tourments de la jalousie que peut inspirer un mari , sans compter le's tribulations des liaisons adultères.

Ton maîi était jeune et beau ; tu treuïbluis
de voir notre secret découvert ; aussi , que de longues heures passées par moi dans l'attente et l'anxiété, lorsque caché derrière les persiennes grises du petit appartement ignoré où nous nous donnions nos rendezvous , j'épiais au loin ton arrivée ; quel battement de cœur lorsque je voyais venir un fiacre à stores baissés ; quelle angoisse si quelqu'un des rares passants semblait examiner ce fiacre. Plus de doute, tu étais épiée, suivie , perdue ! Immobile à la fenêtre , mon cœur palpitait d'effroi. iMais non, frayeur vaine, le passant s'est éloigné indifférent; le fiacre s'arrête à la petite porte ; je te vois ^^escendre de voiture , ton voile baissé ; tu entres , je cours à ta rencontre , je te reçois dans mes bras. — J'ai à peine une heure à te donner ! — dis-tu d'une voix précipitée.

Mais quelle acre et violente volupté dans ce mélange de terreur et d'amour passionné; on vit des jours, des années, durant une seule de ces heures...

Et cette soirée solennelle, effrayante, du 47 avril...

Ton mari entre dans ton salon, je m'y trouvais seul avec toi ; il me montra une de mes lettres, et me dit ;

— Connaissez-vous cette écriture ?

-- Oui. monsieur.

— Votre heure demain, monsieur.

— La vôtre.

— A neuf heures, à Vincennes,

Tu tombas sans connaissance: je courus à toi.

— Sortez, monsieur, ■ — me dit-il; — c'est k moi de secourir ma femme.

Le lendemain, j'avais la cuisse traversée d'une baïe, et tu partais pour l'Italie avec ton père et ta mère.

Je viens de voir lentement brûler la lettre (|ue tu m'écrivais pendant cette nuit sinistre

qui précédait mon duel du lendemain avec ton mari.

Quelle douleur déchirante !... que de terreurs, que de larmes, que de remords!... Tout cela palpitait saignant dans ces lignes incohérentes.

Et pourtant l'on survit à une nuit pareille... L'on oublie ces tortures, qui semblaient devoir vous briser. ..

Il y a deux ans, je t'ai revue, encore embellie, et souriant à un autre amant.

Adieu à toi, Rosa, ton mari n'était ni beau, ni jeune, ni jaloux, ni farouche ; la liberté

était entière, trop entière, car certaines difficultés servent d'aiguillon, tandis que trop de liberté amène parfois, sinon la satiété, du moins des contrastes étranges... comme si parfois l'âme humaine se trouvait écrasée par la plénitude, par la grandeur de sa félicité.

Je me rappelle ce fait singulier auquel cette dernière lettre de toi, que je viens de voir s'évanouir en fumée, faisait une pénible allusion.

C'était dans la première ardeur de mon amour pour Rosa. Depuis quelque temps, nous rêvions notre idéal : passer une journée et une nuit dans la maison de campagne

FERNAND I)[JPLE«1SIS. I 11

du père de Rosa, ravissante habitation située dans la vallée de Montmorency, où Rosa avait été élevée ; il fallait profiter d'une absence du père de ma maîtresse, et trouver un prétexte suffisant pour me permettre de passer la nuit à Saint-Preuil, après y être venu simplement en visite. Ces difficultés furent surmontées; une lettre de Rosa, tout à l'heure brûlée, m'avertit de l'absence de son père. -

Le lendemain, j'arrivai à Saint-Preuil par une délicieuse matinée de juin ; l'air était tiède, le soleil voilé ; j'étais à cheval, suivi d'un domestique ; je ne connaissais pas cette habitation, véritable nid de fleurs, enfoui au milieu d'une végétation magnifique et demi?

nant une vallée comparable aux sites les plus pittoresques de la Suisse.

« Rosa, encore embellie par le plaisir de

voir notre rêve réalisé, vint au-devant de moi sur le perron ; puis me conduisit dans une salle à manger d'été, rotonde rustique couverte en chaume, et dont le treillage disparaissait sous une masse embaumée de chèvrefeuilles de l'Inde en pleine floraison.

Après un déjeuner composé d'œufs frais, de laitage et de fruits, Rosa me lit voir en détail cette élégante et somptueuse demeure où s'étaient passé ses jeunes années. Elle me conduisit dans sa chambre de jeune fille, oii vivaient encore ses souvenirs de quinze

PELLNAIND RIPLESSIS. 173

ans qui se retrouvaient aussi à chacun des pas que nous finies ensuite dans un parc magnilique ; une large rivière anglaise le traversait Je montai avec Rosa dans un bateau, et nous nous laissâmes aller au courant de l'eau, sous les épais ombrages de saules pleureurs, de tamarix et cyprès chauves, qui couvraient cette rivière d'une voûte de verdure impénétrable ; ensuite nous rentrâmes pour faire une promenade dans la forêt de Saint- Leu ; Rosa était charmante en habit d'amazone, et montait merveilleu-

sement bien à cheval ; nous partîmes seuls. Elle montait sa jument favorite, Ophélia. Les nombreuses et immenses allées de la forêt, tapissées d'un gazon tin et doux, nous offraient des perspectives interminables.

Quelquefois nous mettions nos chevaux à un

174 FîîNANn duplessis.

galop très lent, et, la main gauche de Rosa serrée dans ma main droite, nous chevauchions ainsi doucement sur cette pelouse assombrie par le feuillage des chênes séculaires ; tantôt mettant nos chevaux au pas dans quelque petite allée touffue et solitaire, j'enlaçais d'un de mes bras la taille souple de Hosa, qui se renversait en arrière sur sa monture, et nous échangeions un baiser.

Oh ! pendant ces heures fortunées , que d'amoureux enfantillages , que d'élans de cœur, que de tendres paroles ! J'avais vingtquatre ans, elle en avait à peine vingt.

Nous revînmes à Saint-Preuil par la lisière du bois, admirant, en amans et en artistes, les mille accidents de lumière et d'ombre

projetés dans la vallée profonde par le lent abaissement du soleil à son déclin.

A notre retour, un dîner recherché nous attendait ; pendant que je m'habillais, Rosa fit une toilette de campagne ravissante de fraîcheur et d'élégance ; jamais, je crois, je ne l'ai vue si jolie ; l'animation piquante habituelle de sa physionomie s'était, je ne sais pourquoi, voilée d'une sorte de mélancolie douce ; je me sentais sous la même impression , sans me l'expliquer davantage , car vers la fin de notre promenade, nous, ordinairement si ja-

seurs et si gais, nous étions sans raison devenus silencieux et pensifs. Nous dînâmes tête à tête ; tout ce que le goût le plus délicat et le plus friand l'élégance la plus rare, pourraient imaginer ou rêver, se

ilC FF.P.NANh IHIfL.ESSIS.

trouvait réuni dans cette salle à manger, aux panneaux encadrés d'or, représentant des oiseaux, des fruits et des fleurs, d'un coloris non moins frais que la montagne de roses, de géraniums et d'azalées que nous voyions à travers les fenêtres ouvertes, dominant une vasque de porphyre d'où retombait une eau argentée dans un vaste bassin de marbre blanc.

Vers la fin du dîner, un des gens de Rosa vint, tout effaré, m'apprendre que mon groom venait de recevoir un horrible coup de pied de cheval. (C'était le prétexte convenu, et mon jeune drok joua, du reste, parfaitement cette comédie.) Ledit groom avait été charitablement transporté dans une chambre des communs ; je devais retourner

FEUNAND UUPLESSIS. 177

à Paris à cheval, l'osseux dit devant ses gens que je ne pouvais songer à emmener ce pauvre garçon dans un si pitoyable état, qu'il fallait me résigner à passer la nuit à Saini-Preuil, où elle m'offrait l'hospitalité, et que je partirais le lendemain, le prétexte était suffisant, j'acceptai et allai philanthropiquement visiter mon groom. Le drôle poussait des cris atroces, jurant qu'il avait au moins trois ou quatre côtes d'enfoncées, mal d'autant plus dangereux qu'il était moins apparent ; je laissai ce garçon entre les mains de ses confrères de l'écurie, et j'allai rejoindre Uosa.

Le café, les glaces étaient servis hors et assés lui de la maison dans un petit pa-

178 FERNAND OUPLESSIS.

Vallon chinois où l'on découvrait ton(e la pi'ol'ondeur de la vallée.

C'était une vue magnifique ; le soleil couché depuis quelque temps avait fait place à la lune alors dans tout son éclat; le ciel, nuageux durant la journée, s'était éclairci ; des milliers d'étoiles diamantées ajoutaient à la clarté de cette nuit splendide. A nos pieds, nous apercevions le vallon argenté par la lumière sidérale ; à l'horizon les collines bleuâtres couvertes de grands bois, d'un vert sombre ; c'était partout un silence profond, seulement interrompu çà et là par les sonores modulations des chants des rossignols ; la senteur des fleurs du jardin embaumait l'air, une demi-obscurité régnait dans le pavillon, au fond duquel j'étais assis avec

FEHNAND OUPLESSIS. 'J 79

Roi>a; nous étions seuls, jeunes, amoureux et libres. Cette journée, cette nuit, si longue>temps , si impatiemment désirée, nous l'avions à nous, tout à nous ; les merveilles de la nature, les beautés de la saison, tout ce que le luxe et l'élégance peuvent ajouter à l'enivrement des sens, nous entourait...; et pourtant, contradiction étrange, fatale peut-être, au bout d'un long silence, Rosa et moi, sans avoir échangé une seule parole, nous nous mêmes tous deux à pleurer... en proie à une indéfinissable et accablante tristesse.

— Qu'as-tu Rosa?... — lui demandai-je.

— Rien. .; mais j'ai; sans savoir pourquoi, besoin de pleurer.,.
Et toi?

— Moi aussi, Rosa... Mais qii'avons-nous à être ainsi tristes ?

— Je ne sais , F'ernand... ; peut-être notre bonheur est-il trop grand... il nous accable.

Rosa disait vrai.

Il est des félicités si grandes que l'âme humaine est parfois écrasée par leur grandeur même.

L'entretien qui suivit ce double aveu fut profondément mélancolique. Rosa me parla longtemps de sa mère, morte depuis quelques années. Ces souvenirs attendrissants firent de nouveau couler ses larmes.

A dix heures , le thé nous trouva non

moins tristes, et cette nuit, si passionnément attendue, fut plus mélancolique encore que la soirée.

Adieu donc à toi, Rosa... Heureusement nos mélancolies étaient rares, et ce trop plein de félicité ne débordait pas toujours en larmes, témoin' cette clé d'une des portes du parc de Saint-Preuil, que je viens de retrouver parmi mes reliques; témoin cette petite maison cachée dans les grands arbres, rustique et délabrée au dehors, mais a l'intérieur véritable petit Eden, dont la porte s'ouvrait à toi lorsque, sortant de ton parc en prenant le petit sentier des Aliziers , tu venais passer de si longues heures dans notre réduit champêtre... où j'ai habité solitaire pendant deux étés, inconnu de mes voisins.

Je viens de brûler, avec ces lettres , une collection de journaux de tous pays , qui , dans toutes les langues d'Europe, chantaient ta gloire et ta beauté , ô Fanny , la célèbre danseuse I Adieu à toi, dont les populations enivrées traînaient la voiture triomphale, après t'avoir applaudie avec frénésie sur les théâtres des deux mondes ! Tu marchais sur l'or et sur les fleurs dont on semait ta route. Ton nom, à l'égal des joms les plus illus- ► tres, était dans toutes les bouches.. Tu as eu , à tes pieds charmants, je ne sais combien d'espèces de rois : rois des peuples, rois de l'argent, rais de l'intelligence, rois des arts, et, pendant six mois, j'ai été, disaistu, ton maître!..

Adieu à toi, Fanny, bonne et amoureuse

FERNAND DU'LESSIS. 183

filles ! Durant mon règne éphémère , tu m*as fait hommage de tous les succès; je n'ai qu'un reproche à adresser à ta mémoire , hélas ! J'ai reconnu, qu'à moins d'avoir au front une de ces couronnes diverses que tu foulais aux pieds, être l'amant d'une danseuse ou d'une chanteuse en vogue, c'est s'abdiquer soi-même et perdre jusqu'à son nom ; on n'est plus soi, on n'est que l'amant de la célèbre *** ; ses succès sont les vôtres, mais ses revers sont aussi les vôtres, témoin ce soir, Fanny, où tu avais moins admirablement dansé que de coutume dans le ballet nouveau : aussi m'a-t-il été dit au foyer, très sérieusement par des habitués de l'Opéra :

« •^~ Mon cher, vous avez été faible dans « le pas de guirlande , on s'attendait à mieux,

18i FERNAND DUPLESSIS.

« Il VOUS faut au plus tôt, mon cher, ré- « parer votre échec... Pour une immense re- « nommée comme la i'd/r^! ne pas progresser, « c'est reculer. Songez à cela, mon cher ! b^

Adieu à toi, berthe, dont les aïeux étaient déik nommés du temps de saint Louis; ton nom de fille el ton nom de femme comptaient parmi les plus illustres noms de notre histoire. Tu m'as aimé par caprice, moi par vanité. N'était-elle pas triomphante, cette vanité, lorsque la descendante des anciens preux, la noble épouse d'un des plus grands seigneurs de France, me disait :

— Je t'aime.... Parles... ordonnes... je suis à toi..., comme l'esclave est à son seiiniuur.

. FKHNAM» IHiPI.KSi^IS. 185

— Moi, votre seigneur ? Oh ! madame la duchesse, y pensez-vous? Moi, qui ai pour aïeux des échevius et des prévôts des marchands, moi, votre seigneur! Et vous prononcez ces paroles devant je ne sais combien d'aïeux et d'aïeules à la mine orgueilleuse, farouche ou austère, dont les portraits ornent votre salon! Ici, des hauts barons, des sénéchaux, des connétables, des cardinaux, des maréchaux ; là, des abbesses, des amiraies, des connétables et des maréchaux... Aussi, en te serrant dans mes bras, ô Berthe ! il me semblait que du haut de leurs cadres blasonnés, dix siècles de notre histoire nous contemplaient!

Adieu ! lettres satinées , timbrées d'une couronne ducale ! adieu, ce las d'amour fait

de tes cheveux noirs, ô Berthe, et dont les attaches d'or, par une remémorance d'antique chevalerie, avaient été, selon ton

vœu, rivées en emprise à l'entour de mon poignet pour Téternilé ;
et elle a duré ce que dure Téternilé des amours. Adieu donc,
Berthe, adieu à toi !

Adieu à toi, ci^sarine... la belle, la passionnée ! Mais à ce sou-
venir mon cœur se serre, s'attriste. Deux années se sont passées
depuis la mort d'Tîyacinte ; et je ne puis me rappeler cet amour
sans une tristesse amère.

Pauvre Hyacinthe ! cœur angélique, âme délicate et char-
mante , esprit enchanteur, comme nous disions avec Césarine.

FERNANI» l>UPLESSIS. I 81

Tout-à-rheure;en brûlant tes lettres, j'ai retrouvé ce vélin, déjà
un peu jauni parles années, où tu avais écrit pour moi dans notre
adolescence , pauvre Hyacinthe, ce tendre et naïf apologue du
Roitelet et du Faucon.

Hélas ! toi seul a tenu ton serment... Lepe^ tit roitelet a aimé
son ami jusqu'à la mort.

Qu'est devenue Césarine et mon enfant, je l'ignore ; pendant
un mois mes recherches ont été vaines... puis je suis parti pour
l'Italie.

Le souvenir de ma liaison avec Césarine

188 FEr.NAND DUPLESSIS.

m'a engagé à relire les pages du journal écrit par moi à cette
époque.

De cette lecture, il résulte que je m'applaudis de plus en plus,
et pour moi et pour Césarine, de n'avoir pas accompli la pro-

messe faite à Hyacinthe mourant...

Avec mes doutes, le caractère et la nature de Césarine, quel enfer eût été notre mariage ! Je lui aurais fait sans doute des infidélités nombreuses..., et aujourd'hui, j'éprouverais la même satiété... le même épuisement du cœur et des sens...

Et alors, par quels entraînements, par quels désordres cette femme emportée n'aurait-elle pas répondu à mon inconduite ?

FFI'.NAM) 1)1 l'KKSSIS. 1 S9

AnjouKriini que ma jeunesse est usée, aujourd'hui que mon seul désir est de passer mon â^e mûr et ma vieillesse avec une femme près de qui je trouve repos, bonheur et sécurité, je serais donc à jamais enchaîné àCésarine... ou bien séparé d'elle; mais inapte à me marier, et forcé de chercher dans une union bâtarde le calme et les soins dont j'ai tant besoin ?

En relisant le journal d'autrefois, où je me reproche amèrement mon indigne abus de confiance envers Hyacinthe, trahison que j'avais tenté de masquer sous des paradoxes, je retrouve ce passage : « Qui sait ^ enfin Ipent- « être^ moi aussi^ je me marierai un jour ? De « quel terrible à propos ces pages de ma vie de o garçon deviendra ient alors!

ni. 13

\\i(i FKP.NAND DUPLKSSIS.

Je me demande en vain le sens que ma pensée attachait alors à ces mots prophétiques.

Voulais-je dire qu'ayant [trompé Hyacinthe, je n'aurais pas le droit de me plaindre si j'étais trompé à mon tour ?

Ceci est spécieux, mais très faux ; le mal que l'on a fait ne légitime pas le mal que l'on vous fait ; la vie n'est pas, heureusement, un échange de représailles; la justice, l'équité, la morale ont des droits éternels.

J'ai abusé de la confiance d'Hyacinthe, c'est un tort, je le confesse ; je l'ai expié par d'amers regrets ; mais quelle qu'ait été ma

FI-HNANI) W?PLESSJS. 101

conduite passée, quel que soit le nombre des maris que j'ai trompés, je serais dans mon droit de me montrer sensible, plus sensible que personne à un outrage conjugal; j'en voudrais tirer une éclatante vengeance.

Et d'ailleurs, je me marie avec la ferme assurance de rester fidèle à ma femme, que ce soit par devoir ou par satiété, peu importe ; j'ai le droit d'exiger une fidélité égale à la mienne, je dirai même supérieure à la mienne, car, évidemment, les mœurs, les habitudes, les lois inexorables de l'humanité, ont creusé un abîme entre la condition de l'homme et celle de la femme.

Gela est si vrai que l'adultère de la femme

192 FKILNANU JUIM.KSSIS.

a pour justicier et exécuter souverain, sans appel..., le mari qui peut punir de mort la coupable... tandis que l'adultère du mari, lors du domicile conjugal, est regardé comme absolument sans conséquence.

Cette légitime différence existe partout : ainsi une jeune fille qui aurait, je suppose, vécu seulement pendant un mois la vie que

j'ai menée pendant dix ans , serait à jamais déshonorée , perdue, et, si elle prétendait à un mariage convenable, on n'aurait pas assez de buées pour la ridicule audace de sa prétention. Tandis que tous les gens honnêtes et sensés trouveront, au contraire, parfaitement légitime et sage qu'un homme avec mes antécédents se marie comme je fais.

FEUNAÏND DUPLESSIS. 193

Bien plus , la famille d'Albine elle-même , grâce aux renseignements pris par elle auprès des gens les plus recommandables , n'ignore pas mon passé , car , sans être instruite du nombre et du nom de mes maîtresses, elle sait du moins que j'ai beaucoup aimé ^ trop aimé peut-être, et ceci rassure cette famille; elle voit là, avec raison, un gage de sécurité pour l'avenir de sa fille.

Je ne me trompe donc pas en disant que la condition morale des femmes est complètement différente de la nôtre ; ce qui est flatteur pour notre réputation d'homme du monde serait mortel à leur réputation d'honnête homme.

Je n'ai donc aucun reproche à me faire ,

194 FLUNAND DUPLESSIS.

aucun scrupule à ressentir, en épousant une jeune fille dont le cœur est pur et vierge de tout amour, moi dont le cœur est usé par toutes les ivresses de l'âme et des sens.

Je défie le plus rigoriste des hommes de blâmer ma conduite, de tout point conforme aux usages , aux mœurs, à la loi et à la religion, car je ne sais pas que l'officier civil ou le prêtre se refusent jamais à consacrer une union parce que le fiancé aura eu plus ou moins de maîtresses.

Et il doit en être ainsi ; nous tomberions sans cela dans une épouYantalje dissolution de mœurs, dans l'état sauvage; supposez, en etiet , que les fuil'lesscs amoureuses de

FERNANI) DUPLESSIS. 195

la femme, avant son mariage, soient regardées comme aussi indifférentes que les bonnes fortunes du célibataire? Où irions-nous? droit à Otahiii.

Non, non, Dieu merci; il n'y a aucune parité entre la morale qui régit la conduite de la femme et notre morale à nous autres

Après ces réflexions, qui non-seulement ont corroboré mes convictions , mais m'ont encore donné la mesure de mes droits , j'ai clos le passé en écrivant les lettres suivantes à mes deux dernières maîtresses, afin d'entrer loyalement dans la vie conjugale et de briser (eut autre lien.

196 FERNAlND DUPLESSIS.

« Ma chère Eulalie , vous vous étonniez de ft mon lon|} silence. En voici la cause : « je me

MARIE

< ir préfère vous dire la vérité sans dé- « tours , sans précautions et aussi sans ex- « cuses.

« Je connais la fermeté de votre caractère, « la justesse de votre esprit, je suis donc cer- < tain que ma conduite ne m'attirera aucune « récrimination de votre part.

« De joute façon, depuis bientôt dix-huit « mois qu'elle dure, notre liaison devait bien- « tôt loucher à sa fin ; vous m'eussiez quitté « pour prendre un autre amant ou pour vous^

FEUNAND UUPLESSIS. 197

« consacrer tout entière à votre mari et à « votre fille ; j'aurais accepté votre décision « sans me plaindre... je ne dis pas sans re-
» grets et sans chagrin.

« Et puis, enfin, je suis arrivé à un âge où « il faut que l'avenir se fixe et se dessine « d'une façon honorable et durable.

« Depuis longtemps, je sentais le besoin < d'une vie calme et régulière; le refroidis- « sement dont vous vous plaigniez souvent « dans ces derniers temps n'avait pas d'autre « cause.

« Je me félicite de ce que les exigences de « la suuté de votre fille vous ont conduite h

€ Vichy; il me sera moins pénible de vous < écrire ma résolution que de vous la faire « connaître de vive voix.

« Votre absence aura ainsi servi de tran- € sition naturelle à notre rupture...

tt Adieu et pourtoujours, adieu, machère c Eulalie ; j'ai ce soir tout brûlé, soyez sans « inquiétude ; Ton peut, vous le savez, se fier « à ma parole ; j'ai la prétention fondée, je « crois, d'être un galant homme. Cette der- « nière lettre vous parviendra comme tou- « jours, sous le couvert de votre femme de € chambre; ne me répondez pas, je vous « prie, car, lorsque vous lirez ceci, je serai « marié... et loin de Paris que je quitte.

« Vous comprendrez d'ailleurs qu'une lettre « de vous, pouvant s'égarer, risquerait de « jeter le trouble ou la méfiance dans une « union qui doit assurer le repos et le bon- « heur de ma vie.

» Toujours à vous quand même,

En outre de cet(e maîtresse en titre, comme on dit, j'avais depuis quelque temps enlevé à sa boutique de parfumerie une charmante petite fille, dont la mine friponne, le corsage agaçant, et surtout les magnifiques cheveux roux, avaient été le dernier caprice de ma jeunesse expirante.

200 FÉLINAÏND DUPLESSIS.

J'écrivis cette seconde lettre à mademoiselle Mariette Hubert:

« Chère enfant, tu trouveras ci -joint six « billets de mille francs ; je te laisse un joli « mobilier, de l'argenterie, des bijoux; « joins à cela de la conduite, et tu pourras « tranquille attendre des temps meilleurs.

« Des raisons inutiles à l'expliquer m'o-

« bligent à te quitter et à te rendre à la

« liberté de faire le plus d'heureux possible..

« Si tu es raisonnable..., si tu ne cherches

« pas à me voir, tu peux compter sur un

« nouveau souvenir de moi (six autres billets

« de mille francs) d'ici à peu de temps. . Si,

« au contraire, tu tentais de me revoir, je te

FKI'.NANh nUPLISSIS. 201

« retire le mobilier (le bail étant à mon « nom), et jamais in n'entendras parler de «. moi.

« Prends donc le meilleur parli , celui a d'être ce que tu as toujours été, une bonne « petite fille, et tout ira pour le mieux.

< Adieu, chère enfant.

Huit jours après cette soirée des Cendres, j'étais marié à Albine Ghevrier.

Septembre -1828.

Depuis hier... je snis marié.

Je trouve très utile, pour le présent et pour l'avenir, de continuer ce journal commencé pendant ma vie de garçon.

Hl. u

20(i FKUNANJ) Ml'PI.F.SSlS.

Il ne faut pas se le dissimuler, telle soit la confiance méritée que l'on ait dans sa femme, il est toujours essentiel de savoir, autant que possible, tous ses actes, toutes ses pensées, afin de pénétrer à fond, et de régler notre conduite sur la sienne.

Celle connaissance approfondie de la vie d'une femme ne peut s'acquérir que par une constante et minutieuse observation. Or, si l'observateur, tel attentif qu'il soit, se fie seulement à sa mémoire, ses remarques d'aujourd'hui, ou ses impressions d'hier, seront demain oubliées ou confondues dans son esprit, tandis que notant, au contraire, immédiatement les choses dont nous sommes frappés, ces souvenirs, placés comme

FKliNA.NJ) UUI>LKS51S. SO^

autant de points de repère, vous servent, à un moment donné, de fil conducteur pour découvrir la vérité lorsqu'il est de notre intérêt de le connaître. Presque toujours les mystères du présent s'expliquent par la connaissance du passé ; aussi, remontant des effets aux causes, grâce à mon mémorandum, je ferai comme ces marins qui, au moyen de leur livre de tock, où sont consignées toutes les observations recueillies durant le voyage, se rendent toujours un compte rigoureusement exact de leur situation présente.

Ainsi, ce mémorandumL commencé il y a deux ans, dans un but de comparaison et de curiosité frivole, doit être le vade mecum ou, comme disent les marins, le livre de loch de

208 FERNAND OUPLLSSIS.

ma vie conjugale ; c'est donc pour moi nn impérieux devoir de le continuer.

Hier soir, après un long et insupportable dîner, avant-dernier acte d'une journée de mariage, Albine, accompagnée de sa mère, est venue passer sa première nuit chez moi. Ce matin, à midi, nous partons pour ma terre du Berry.

Madame Chevrier; ma helle-mère, après avoir une dernière fois embrassé sa fille, l'a conduite et laissée dans la chambre nuptiale où je devais aller bientôt la rejoindre.

J'ai entendu de soi-disant phUosophe se ré-

FER^A^D mu'Liissis. 209

vol ter de ceci : « A savoir que Tune des « monstrueuses conséquences de mariages « de convenance (formant, après tout, la ma- « jorité des unions conjugales) était de jeter « brusquement dans les bras d'un homme <i une jeune tille qui, la veille, qui une heure « avant cet abandon forcé de tout elle-même, « osait à peine, selon les principes de son « éducation, arrêter ses regards sur ce même « homme. »

Les susdits philosophes voient dans cette soudaine conclusion du mariage une barbarie et une impudicité révoltante ; ils peignent la chasteté d'une jeune fille émue, tremblante, remplie d'angoisse, souvent de frayeur, à cette pensée ; que ce voile de pudeur, dont elle s'enveloppait ruême aux yeux d'une soeur

210 FKRNA.ND DUPLESSIS.

OU d'une compagne, va être grossièrement déchiré au nom de son droit d'époux par un homme à peu près inconnu.

De ces monsiroaiiées signalées par eux, les susdits philosophes concluent et affirment qu'à partir de leur nuit de noces, beaucoup de femmes éprouvent pour leur mari un éloignement, un dégoût, et même une aversion insurmontable, et que telle est souvent la cause des adultères qui déshonorent tant de ménages.

A mort avis, ces [D]hilosophes raisonnent comme des...]diilosophes qu'ils sont...

Le mariage n'est pas du tout un lien ou un prétexte de plaisirs amoureux.

FEIINAM) DII'LKSSIS. 5 M

Le mariage est une vie de devoirs austères et de sacrifices , surlout de la part de la femme : témoin la maternité, qui ne s'ac? complit qu'au milieu de douleurs atroces, et qui exige une abnéj- jation continuelle.

Je ne m'étonne donc pas , je m'applaudis presque de la morne indignation qu'Albine m'a témoignée ce matin par un sombre et dédaigneux silence, lorsque je l'ai quittée. A voir sa douloureuse confusion, son muet désespoir, on eût dit qu'elle avait à me reprocher un outrage infâme ; mais ce ressentiment passager oublié, elle ne verra plus en moi que l'ami, que le frère , que le compagnon sérieux de sa vie sérieuse. Mon but aura été atteint; et ses occupations de maîtresse de maison , les soins qu'elle me donnera, ses

212 FERKAND DUPLESSIS.

pratiques fréquentes de dévotion , feront d'elle la plus raisonnable , la plus honnête femme du monde.

La prudence et mon expérience des femmes m'ont conseillé une mesure futile en apparence, et cependant fort importante.

J'ai donné à Albine une femme de chambre choisie et éprouvée par moi : elle se nomme madame Claude. Elle a toujours servi dans d'excellentes maisons, entre autres chez madame la duchesse de " ' , une ancienne maîtresse à moi, où je l'ai connue et appréciée ; elle a quarante-cinq ans ; elle est très laide , très intéressée, mais aussi souple qu'insi-

"^ FEUNAND UUPLESSIS. 213

nuaiite et adroite. Il y a huit jours , elle a su se faire agréer et accepter par Albiie et par sa mère. J'étais , bien entendu , censé

absolument étranger à cette démarche, convenue d'avance entre moi et madame Claude; aussi, pour mieux cacher mon jeu, j'ai paru peu enthousiasmé du choix d'Albine, me récriant sur l'âge et sur la disgracieuse figure de sa nouvelle femme de chambre; à quoi madame Ghevrier m'a sagement répondu, à la grande satisfaction de sa fille, — « que l'on devait « être plus en confiance et en sécurité avec « une femme de chambre d'un âge mur et « d'un extérieur peu attrayant qu'avec une « jolie fille souvent étourdie et disposée à « se laisser compter fleurette ; d j'ai paru céder à ses raisons, tout en continuant de me montrer d'une grande froideur envers Wd^

dame Claude, ma créature dévouée.

J'ai vu tant de femmes de chambre posséder les amoureux secrets de leurs maîtresses; cette complicité (bien qu'elle ait ses dangers) applanissant de difficultés, permet tant de secrets, et concourt enfin tellement au stupide aveuglement du mari, que j'ai fait acte de haute prudence en attachant madame Claude au service de ma femme.

Certes, je suis loin de croire Albine capable de jamais me tromper ; je ne l'aurais pas épousée sans cette foi en elle. Nous devons vivre à la campagne, dans une solitude à peu près complète. Je suis très observateur et je ne crois pas avoir été jamais trahi par une femme, bien nué, si funiif qu'elle ait été,

sans avoir pressenti ou deviné la trahison ; mais enfin, il vaut toujours mieux, pour mille raisons, mettre dans l'intimité domestique de ma femme quelqu'un à ma dévotion.

Puis, avec son éducation bourgeoise (dont je suis enchanté) Albine devra être assez familière avec sa camériste ; l'isolement

où nous vivrons augmentera forcément cette familiarité. Or, madame Claude est si insinuante que je ne lui donne pas un mois pour avoir gagné la con (lance absolue de sa maîtresse.

J'aurai pour maître-d'hôtel et homme de confiance mon valet de chambre Diipin , hmunîo intelligent, m\\ discret, et quîfsf à

mon service depuis dix ans, pendant lesquels il m'a donné les preuves du plus entier dévouement ; lui et madame Claude surveilleront les autres domestiques qui ne sont pas de notre service intime.

Je ne doute pas de l'avenir, je suis certain de trouver le bonheur dans cette union, grâce à la manière dont je comprends le mariage ; cependant, s'il en devait être autrement, j'aurai du moins la conscience, en relisant ces lignes et celles que j'écrirai de nouveau, d'avoir pris toutes les sages précautions, toutes les prudentes mesures que l'expérience de la vie et que la connaissance des femmes peuvent suggérer à un ht m me.

J'URNANh l>U"l.ESSIS. âH

Orléans. — Septembre 182S.

Ce matin, nous sommes partis de Partis en poste, Albine et moi, dans mon coupé de voyage ; Dupin et madame Claude dans le cabriolet de derrière. Je viens de conduire ma femme dans l'une des deux chambres que j'ai demandées à l'auberge. Me voici chez moi.

Rappelons-nous bien les souvenirs de cette journée ; ils sont intéressants et significatifs.

M. et madame Chevrier sont venus dé-

jeûner ce matin chez moi, pour faire leurs adieux à leur fille.; ils ont encore très cordialement insisté sur leur désir de venir nous rejoindre très prochainement à la Hiballiére ; je me suis défendu, non moins cordialement, contre leur insistance, objectant et exagérant, outre mesure, le délabrement du château, affirmant que ma femme et moi nous aurions à peine deux chambres confortables, en attendant que l'habitation fût remeublée.

Quoique plaisible, l'excuse n'a^été cependant acceptée qu'à grand' peine; mon sot beau-père faisant le rustique, le grognard, rappelait d'un air capable qu'il avait suivi l'armée lors de la campagne de Prusse, en '1812, comme munitionnaire général, et

parlait de bivouaquer n'importe où; tandis que ma chère belle-mère, non moins héroïque (elle avait rejoint son mari à Breslau, pendant la guerre), devait se contenter de la moindre mansarde. Je me suis rabattu sur mon affectueux respect, qui à aucun prix ne me permettait de recevoir les parents de ma femme d'une manière indigne d'eux; aussi étais-je bien décidé à ne leur faire les honneurs de la Riballiére que lorsqu'ils pourraient y être logés convenablement.

Pendant le déjeûner, Albine a été morne et silencieuse, ses yeux fuyaient les miens ; deux ou trois fois je me suis aperçu qu'elle contenait ses larmes prêtes à couler.

A onze heures, le bruit des chevaux de

22') FFHNAXfi m iM.F.^i!?!>.

poste entrant dans la cour a donné le signal des adieux. Les adienx ont été entre Alhine, sa mère et son père, ce que sont tou-

jours ces adieux, mêlés de larmes, d'embrassements, de protestations de tendresse, de promesses de s'écrire et de se revoir le plus tôt possible. J'éprouvais, je l'avoue, beaucoup moins d'attendrissement que d'impatience de voir le terme de cette scène, et de me sentir en libre possession de ma femme.

Dieu merci, au bout de dix minutes, la portière de la voiture s'est refermée sur nous, et Dupin, montant sur son siège, a dit aux postillons : — Route d'Orléans, cinquante sous de guide... et bon train !

Les quatre chevaux sont partis rapide-

FKhNAM» bUH.ESSIS. ^f\

ment, Albine s'est encore penchée une fois à la portière, afin d'adresser du geste un dernier adieu à son père et à sa mère ; puis elle s'est rejetée dans le fond de la voiture en fondant en larmes et en cachant sa figure dans son mouchoir.

C'est ainsi que je t'ai quitté, ô Paris ! toi si longtemps le centre de mes plaisirs, la ville dorée de ma jeunesse, je t'abandonne pour toujours et sans regret, de même que le comédien, sentant le déclin de son talent, abandonne sagement le théâtre où il a longtemps brillé.

Albine pleurait toujours, je la laissai à son

2212 FER.NAN1) DUPLESSIS.

silence et à ses larmes jusqu'après notre second relai.

Je m'attendais au chagrin d'Albine, je voulus le laisser s'épancher et s'user.

Cette séparation devait être pénible sans doute pour ma femme, quoique son père et sa mère ne fussent pas de ces pères et mère qui inspirent une idolâtrie légitime; il y avait entre leur fille et eux cet échange de tendresse banale résultant plutôt de l'éducation et de l'habitude que de ces affections profondes, motivées par une tendresse à la fois intelligente et passionnée, ou par ces dévoûments sublimes qui parfois élèvent si haut le sentiment familial .

De plus, le chagrin d'Albine se compliquait de ses divers ressentiments contre moi, au sujet de notre nuit de noces. Avant notre départ, j'avais eu le temps de demander à madame Claude ce qu'elle avait observé dans la physionomie de sa maîtresse pendant le temps où son service l'avait retenue seule auprès de ma femme.

Voici la réponse de madame Claude :

t Quand je suis entrée chez madame, elle « était en robe de chambre, assise dans un « fauteuil, ses coudes appuyés sur ses ge- « noux, son front dans ses mains, immobile « comme une statue ; elle n'a pas bougé « lorsqu'elle m'a vu.

« —Madame veut-elle s'habiller? — lui « ai-je dit. — Je me permets de rappeler à madame qu'elle doit partir à onze heures « avec monsieur, et qu'il est déjà neuf « heures.

« Madame n'a pas paru m'avoir entendue, < car elle est restée assez longtemps sans me répondre ; puis elle m'a dit, comme si elle se fut réveillée en sursaut :

« —Ma bonne madame Claude, est-ce que « vous avez une tille?

« — Je croyais avoir déjà eu l'honneur de « dire à madame que j'étais veuve et sans « enfants...

FEILNAiND OUPLESSiSi 225

« — Tant mieux pour vous, ma pauvre » madame Claude, car, si vous aviez eu une < fille... vou:5 l'auriez mariée, sans doute ?

« — Oui, Madame ; car, à en juger par t madame... le mariage, c'est le bon- « heur...

« Cerlainenieit, madame Claude,— m'a « répondu madame avec un sourire d'une « tristesse dont je ne peux donner idée à « monsieur. — Certainement c'est le bon- « luMir...

«i Et jusqu'au moment où la mère de ma- » dame est entrée dans la chambre où toutes s deïx sont restées seufeb-, madame ne m'a

< pas dit un mot pendant que je l'habillais ; « elle était comme affolée, elle ne semblait « pas dans son état naturel ; aussi, je n'ai pas

< oséadresserla parole à madame; de crainte « de l'importuner et de la mettre en défiance ((de moi. »

Ce récit de madame Claude a confirmé mes prévisions et mes espérances; je me basai sur cette conviction pour avoir avec ma femme l'entretien suivant, lorsque, deux heures après notre départ de Paris, je rompis le silence que nous avions gardé jusqu'alors.

Tel a été noire entretien :

— Ma chère Âlbine, — dis-je à ma femme, — je comprends si bien le chfij>rin que doit vous causer votre première séparation d'avec vos excellents parents... que je n'ai ni voulu, ni osé, depuis notie départ, interrompre vos Irisies pensées.

ALBINE

Je vous remercie... Monsieur, de votre discrétion...

MOI

Monsieur...? Cela est bien cérémonieux, ma chère Aibine...

ALBINE

Je ne vous appelais pas autrement hier. Ce n'est pas ma faute. Mais il m'est impossible de me familiariser plus vite.

MOI

Je m'explique parfaitement votre réserve, ma chère amie ; permettez-moi seulement de ne pas l'imiter et de ne pas vous appeler madame.

ALBiNE, avec un sourire amer^ après un moment de silence.

Ma permission ! C'est une plaisanterie, Monsieur! D'ailleurs, appelez-moi comme vous voudrez.

MOI

J'ni tant d'affection pour vous, chère Alhine, que je devine le fond de votre pensée.

Tant pis pour vous, Monsieur.

MOI

Avant-hier encore, sans être davantage familiarisée avec moi , vous m'appeliez : monsieur Fernand; vous paraissiez satisfaite; nous parlions en toute confiance de nos projets, et, sauf le chagrin très naturel que devait vous inspirer la pensée de quitter vos chers parents, ce voyage que nous faisons à cette heure ne semblait pas devoir vous déplaire ?

ALBLNE.

il est vrai, nionsieup....; mais avanthier.,

FERNANU DIPLF.SSIS. â33

MOI

Avant-hier je n'étais que votre fiancé, et aujourd'hui je suis votre nmri..» Voilà mon crime, n'est-ce pas? Vous ne m'écrivez rien? J'ai deviné juste... Eh bien ! je vous promets que ce soir, à l'auberge comme plus tard chez vous, nos appartements, quoique voisins seront , désormais sépa-

res ..

Ma femme m'avait silencieusement écouté, la tête baissée sous son voile, brusquement abattu par elle , pour me cacher sans doute Son embarras et sa pénible confusion ; mais lorsque je lui eus promis : qu'à l'avenir nos

appartements seraient séparés, elle tressaillit, releva la tête ; la sombre et amère expression qui jusque là avait contracté ses traits s'effaça peu à peu, et elle me dit d'une voix légèrement altérée :

— Vous me promettez'que toujours nos appartements seront séparés ?

MOI

Je vous le jure.

ALBINE

Que jamais vous n'entrerez chez moi, la nuit?

MOI

Jamais.

ÂLBİNE.

Réfléchissez à votre promesse ; car je vous le jure à mon tour, je me tuerais plutôt I

MOI

Je vous en conjure, fiez-vous à ma parole.

ALBİNE (après un long silence.)

Alors je tâcherai d'oublier..

2136 FElîNAND DUPLES>1S.

MOI

Et vous oublierez, chère Albine ; vos ressentiments contre moi ne seront que passagers. Je vous en conjure à mon tour. Laissez moi espérer que l'ami le plus sincère, que le frère le plus dévoué, vous feront oublier le mari, l'homme, enfin...

ALBINE {d'une voix touchante.)

Vous m'avez promis de m'épargner désormais le cruel embarras que me cause un pareil entretien... Tenez votre parole, et je tâcherai de vous prouver de mon mieux ma reconnaissance.

PEUNANI) bltpLESSrS. â3l

MOI

Je vous jure de tenir iia parole.

ALBINE

Je vous crois ; j'ai besoin de vous croire, tîar je me sens triste à la mort (pleurant). Oh! oui... triste à mourir.

Do grâce, calmez-vous. Pourquoi ces larmes ?

ALDINE

Je vous ai promis d'être reconnaissante.

11^ . iû

23S FKIUNANU OUPLESSIS.

Je vous le prouve déjà en ne cherchant pas à cacher mes larmes.

MOI

\In efl'et, rien ne me plaît tant que la sincérité. Mais, encore une fois, ma chère amie, d'où vient cette accablante tristesse? Je ne parle pas de votre regret de quitter vos parents ; il est aussi légitime qu'honorable pour votre cœur.

ALBINE

Aussi n'est-ce pas seulement cette séparation qui m'accable.

FERNANDU D'ILLES. 239

MOI

Quoi donc alors ? Ces derniers jours vous paraissiez satisfaite de notre voyage.

ALBINE

C'est vrai... et maintenant...

MOI

Maintenant?

ALBINE , tes larmes aux yeux et se tournant vers moi les mains jointes.

Monsieur Fernand, je vous en supplie ,

240 FERNANDU D'ILLES.

soyez bon pour moi : je me sens si seule... si isolée... depuis que j'ai quitté mon père et ma mère.

MOI

Ne suis-je pas là... près de vous?

ALBINE

Oui , mais je vous connais si peu.

MOI

Pendant plus d'un grand mois, cependant, je vous ai vue presque chaque jour chez vous.

ALBINE

Mais toujours en présence de mes parents ; puis enfin, et cela est tout naturel, vous ne disiez que ce que vous vouliez dire ; peut-être aussi est-ce faute de pénétration de ma part ou concentration habituelle chez vous ; mais enfin, me voici votre femme, ma vie est à jamais liée à la vôtre, vous pourrez faire de moi ce que vous voudrez, car je n'ai aucune défense, et je me sens auprès de vous comme auprès d'un étranger...

Parlons en confiance, depuis quinze jours,

n'avez- VOUS pas dû vous habituer à la pensée (le ce voyage, de cet isolement, comme vous dites?

ALBINE.

Que voulez- vous?... Du moins j'étais encore dans ma famille ; et alors, mon ignorance même des lieux où nous allons nous établir pour deux mois, n'est-ce pas, monsieur Fernand ?

MOI

Sans doute... 1 sans doute... Mais continuez.

F-h bien, j'étais curieuse de voir le château

finhani» duplessis. 243

où nous nous rendons ; mais aujourd'hui je me sens profondément triste.... Je suis comme quelqu'un qui va.... sans savoir où il

va.

MOI

Je vais vous le dire, chère Albine, car je conçois parfaitement l'espèce d'inquiétude dont vous êtes agitée... En deux mots voici où vous allez ; en d'autres termes , voici quelle sera notre vie de chaque jour... ; et une fois que vous saurez cela, vous pourrez envisager notre commune existence d'un bout à l'autre, car elle sera jusqu'à la fin telle que je vais vous la peindre.

244 FERNAND DUPLESSIS.

ALBINE.

Je VOUS écoute, monsieur Fernand.

MOI

Quant à la description du château, elle est inutile; vous le verrez: c'est un lieu très beau, très pittoresque et très salubre, son intérieur vous paraîtra sans doute d'un aspect un peu sévère , car il est demeuré meublé à l'ancienne mode, comme il était du temps de ma mère, mais, si vous le désirez, il sera complètement remeublé à la moderne. Quant à la vie que nous y mènerons, la voici : Je me lèverai à huit heures

précises, car l'on m'a surtout ordonné une vie extrêmement régulière.

ALBINE

Où vous a ordonné cela?

MOI

Oui... les médecins.

ALBINE

Vous êtes doiiic malade, monsieur Fer nand '?

MOI

Pas précisément, ma chère Âlbine ; mais j'ai hérité de ma pauvre mère d'une santé assezdélicate ; j'ai besoin de grands soins, de grands ménagements, et pour les soins... j'ai compté sur votre attachement, ma chère

Je ferai mon devoir.

MOI

Je me lèverai donc à iuiit heures précises, .

Je dois prendre chaque jour une tasse de lait d'ânesse, et il me semblerait plus salubresi je le recevais de votre chère main.

ALPINE

Il en sera ainsi que vous le désirez.

MOI

Que vous êtes bonne, merci ; après mon lait d'ânesse, je resterai une demi-heure couché ; puis, selon le temps, ou j'irai me promener jusqu'au déjeuner, ou je m'entretiendrai de mes affaires avec mon régisseur; pendant la matinée, si vous m'en croyez, chùrc amie, vous irez entendre chaque jour

une messe basse à ré^jlise du village, après quoi vous donnerez un coup-d'œil aux différents services de votre maison.

ALBLNE.

Une messe basse tous les jours ?

Rien de plus facile et de plus commode ; quand la chapelle sera construite, vous vous y rendrez de plain-pied par votre oratoire; en attendant on vous conduira en voiture à l'église, à moins que dans le beau temps vous ne préféreriez y aller à pied.

FKUNAND DUPIRSSIi?. 240

AI,BINR.

Je ne parle pas du plus ou du moins de facilité pour aller à l'église, monsieur Fernand, mais il me semble suffisant d'aller à la messe tous les dimanches , comme tout le monde.

MOI

Ma chère Al bine, croyez-moi, l'on ne saurait trop multiplier les pratiques pieuses ; en outre que l'on y puise chaque jour de nouvelles forces pour accomplir ses devoirs, c'est encore d'un excellent exemple pour une maison, pour le voisinage , et enfin, s'il faut vous parler de moi, j'attache, bien entendu

250 FERNAXU DITPLESSIS.

dans votre intérêt , la plus grande importance à ce que votre vie soit exemplairement religieuse. A onze heures, nous déjeunerons. Après déjeuner, je m'occuperai encore de mes affaires d'agriculture, auxquelles je veux donner une très grande extension ; à quatre heures, nous ferons une longue promenade à pied ou en voiture, selon votre goût ; puis, nous rentrerons pour dîner à sept heures; après dîner, vous serez assez bonne pour me lire

quelques journaux, puis, tout en prenant le thé, nous ferons une petite partie de billard jusqu'à dix heures ; c'est un exercice doux et salubre que l'on m'a aussi recommandé ; enfin, à dix heures sonnant, je vous conduis à votre appartement, et je rentre dans le mien... Voici ma chère amie, saut quelques modifications apportées à notre

FERNANU UUPLESSIS. %^

existence par les saisons, ou le temps de la chasse, que j'aime passionnément, mais à laquelle je ne dois me livrer qu'avec modération jusqu'à mon complet rétablissement ; voici, dis-je; quelle doit être invariablement notre existence... Ainsi, maintenant, n'est-ce pas, vous savez où vous allez ?

ALBINE

Oui, monsieur Fernand Mais cette

vie de campagne ne durera cette année que jusqu'à la fin de décembre, au plus tard, n'est-ce pas ? et ensuite, nous en sommes convenus, nous passerons au moins tous les ans sept ou huit mois à Paris ?

25^ FlûNAND DUPLKSSlf.

MOI

Vous aimez donc beaucoup Paris?

ALRINE.

Oh ! beaucoup. C'est tout simple, j'y ai mon père, ma mère, quelques amies de pension ; et puis enfin, Paris, c'est autrement gai que la campagne.

MOI

Vous pouvez être certaine , ma chère amie, que mes désirs seront toujours d'accord avec les vôtres. Mais je gagerais que,

ri:i',NAM> iK;i'i.KS>ii?î. %\^

lorsque vous aurez goûté de notre bonne et paisible vie de la Riballière, vous ne voudrez plus entendre parler de Paris.

ALRINE."

Monsieur Fernand... je ne crois pas* cela.

MOI

Vous verrez...

ALRINE.

Je suis certaine de ce que je vous dis.

MOI

Je pourrais vous répondre la même chose,

âoi , FERNANJ) IHIPLKSSIS.

mais, je vous le répète, attendez. Essayez, et vous verrez !

ALBINE

Nous verrons ; mais si , comme je n'en doute pas... je préfère passer la plus grande partie du temps à Paris... il en sera ainsi, vous me l'avez promis.

MOI

Certainement... à moins... ce qui n'est heureusement pas vraisemblable, à moins que ma santé ne me retienne à la Riballière, car les médecins m'ont surtout recommandé la vie et l'air de la campagne...; or, vous ne

FliUNANI) DUPLESSIS. 255

voudriez pas risquer ma santé pour un voyage de Paris... Et puis, enfin, voyons: que trouvez-vous donc de si attrayant dans votre Paris ?

ALBINE

Je vous l'ai dit, j'ai à Paris ma famille et des amies ; puis il y a beaucoup de plaisirs que je ne connais pas ; nous vivions assez retirés... sans grandes distractions, et, je vous l'avoue, monsieur Fernand, j'aimerais beaucoup, par exemple, à aller quelquefois au bal, à l'Opéra, aux Italiens, à voir de belles fêtes... que sais-je !
!!

M<JI

Ah ! ma chère amie, vous avez bien rai-

256 FERNAM» DUPLESSIS,

son de dire : — Que sais-je ! — car vous n'envieriez pas tous ces plaisirs - là , si vous saviez combien ils sont vains et fastidieux.

ALBINE

Pour en sentir la vanité, du moins faudrait-il les connaître...

MOI

Mais je les connais, moi, ma pauvre amie! je les connais trop, et je puis vous en parler aussi , croyez-moi ; les dédaigner, c'est s'épargner d'ennuyeuses déceptions..

FEKNANI) UUPLESSIS. 257

ALBLNE.

Le bal, les fêtes, l'Opéra, les soirées! vous avez toujours trouvé cela ennuyeux , monsieur Fernand? Voyons, la main sur la conscience, cela ne vous a jamais amusé ?

MOI

La désillusion n'a pas été du moins longue à venir.

ALBIN E

Tout ce que je vous demande, c'est de me donner le temps de me désillusionner.

MOI

A la bonne heure, je vous aurai prévenue, je n'aurai pas de reproches à me faire.

ALBLNE.

Allons, votre promesse me donnera du courage pour le temps de notre séjour à la Riballière.

MOI

Du courage pour mener cette vie si calme, si douce?

FliUNAM» DUPLESSIS. 259

ALBINE

Peut-être me paraîtra-t-elle ainsi, je le désire... je l'espère ;
mais enfin jusqu'ici...

MOL

Jusqu'ici

ALBINE

Vous voulez que je sois tranche, n'est-ce pas?

MOI

Assur^f^ment.

260 FEUNAND DUPLESSIS.

ALBINE

Eh bien ! la vie que nous mènerons dans votre château ne me
semble pas devoir être... énormément amusante.

MOI

Qu'appellez-vous amusante ?

ALBINE

Enfin... nous ne verrons jamais personne; nous vivrons là comme des loups ?

MOI

D'abord, ma chère Albine, jtB crois que nous sommes parfaitement capables de nous suffire l'un à l'autre ; mais nous aurons forcément quelques relations de voisinage.

ALBINE

C'est déjà quelque chose. Vous ne m'aviez rien dit decela.

MUI

Par une raison fort simple, c'est que nous ne pourrons songer à ces visites que lorsque ma santé sera complètement rétablie; si l'ou vient chez nous, il faudrait aller chez les autres, et cela amènerait, pour moi, des écarts de régime que je dois surtout éviter.

* ALBINE

Alors nous remettrons nos visites du voisinage à l'an prochain, lorsque nous reviendrons de Paris ?

MOI

Sans doute... Eh bien! maintenant, chère amie, êtes-vous un peu rassurée sur ce terrible voyage, ayant pour but cette terrible vie de château?

ALBINE

Oui, monsieur Fernand... je commence à

m'y faire, et puis... la raison... Et puis, enfin , cela ne peut être autrement ; je dois donc prendre bravement mon parti ; car enfin, qu'est-ce que je demande, moi? A être heureuse sans nuire à votre bonheur, à vous... En y mettant chacun un peu du nôtre, nous pourrons arranger notre vie le mieux possible, n'est-ce pas?

MOI

'Sans aucun doute.

Af.BINE.

Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour ne vous contrarier en rien, et si quelquefois je me trouve en désaccord avec vous, ne vous

fâchez pas, rappelez- vous seulement que j'ai dix-huit ans, et ne m'en veuillez pas si j'ai les goûts, les idées de mon âge. Quand vous aurez à me reprendre, parlez-moi raison, avec douceur, avec indulgence, vous ferez de moi tout ce que vous voudrez, monsieur Fernand... Vous voyez, je suis franche, je vous donne mon secret...

MOI

Et je vais vous donner le mien pour ne

pas être en reste avec vous, chère Alhine. Ecoutez mes conseils, ils seront toujours ceux de votre meilleur, de votre plus sincère ami. Soyez surtout sincère envers moi, au risque m^nii'^ de me d'^^plaire passagèrement, et, à

FKRNA.Mt hl'T'I.KSSIS. 2<)5

votre tour, vous ierez de moi tout ce que vous voudrez. Est-ce entendu ?

ALBIiNK.

C'est entendu, monsieur Fernand.

Notre entretien dura sur ce ton amical jusqu'ici. Après souper, j'ai conduit ma femme à sa chambre, et je suis revenu ici dans la mienne, où j'écris ces lignes.

Je viens de relire avec attention mon premier entretien sérieux avec Albine; c'est bien cela, je n'ai rien oublié. Somme toute,

266 FEBNAND DUPLESSI^Î.

je suis très content de ma femme, c'est absolument ainsi que je l'avais jugée: beaucoup de douceur, de timidité, peu d'esprit, pas de volontés; car je ne peux prendre pour des volontés cette velléité naturelle aux jeunes filles d'aller au bal, à l'Opéra, etc., enfin de s'amuser, comme elles disent, les ingénues! Je conçois encore parfaitement que la vie dont j'ai esquissé le tableau à Albine lui semble, au premier aspect ennuyeuse et monotone ; elle doit en effet paraître ainsi, envisagée au point de vue des fous, qui cherchent le bonheur dans les sots plaisirs du monde ; mais, en réalité, pour les gens sensés, il n'est pas d'existence meilleure, plus saine à l'âme et au corps que celle qui est réservée à ma femme. Que lui manque-t-il? N'aura-t-elle pas un beau château ! un parc superbe, une

FERNAND DIIPLESSIS. 267

bonne table, des chevaux et des voitures à ses ordres; la libre disposition de vingt-cinq louis par mois pour ses fantaisies et ses aumônes, un mari paternel, et la considération de tous, si, comme j'en suis certain, elle la mérite ?

Quant à la demande d'Albine d'aller souvent et longtemps à Paris, c'est un caprice déjeune fille, auquel je ne suis aucunement obligé de soumettre mes raisons de santé, de goût, de préférence ; mais je n'aurai pas besoin d'user de mon veto pour couper court à ces fantaisies mondaines.

J'ai la conviction profonde qu'Albine peu à peu, et sans s'en apercevoir, subira l'influence engourdissante, atonique , de cette

208 FRP.NANii i!ri'i,r,^sî5.

vie calme, réglée, comme celle du cloître. Certes, pendant les premiers temps, et j'y compte, elle entendra encore, quoique affaibli déjà, l'écho des plaisirs et des fêtes que rêve sa jeunesse ; mais peu à peu elle tombera dans une douce et molle torpeur. Qu'elle devienne (j'y tâcherai et j'y réussirai) gourmande et dévote, avant trois mois elle ne comprendra pas d'autre vie que celle qui à cette heure lui paraît le comble de l'ennui.

Et alors mon but sera complètement atteint, j'aurai une compagne douce, soumise, empressée, heureuse de partager mes goûts; je pourrai mettre toute confiance en ma femme, dont l'aimable et souriante figure répandra autour de moi un air de vie

Fl-:r,NANL> DUPLESSIS. 269

et de jeunesse. Enfin, elle me fera connaître, je l'espère, les douces joies de la paternité vraie, sécurité si rare de nos jours ; je jouirai donc de mon dernier triomphe d'amour - propre , et il

couronnera dignement les succès de ma première jeunesse. Véritable triomphe, car après avoir trompé tant de maris, j'aurai épousé une jeune et jolie femme, et je ne serai jamais un mari trompé.

J'interromps ici la continuation de ce journal, pour classer à leur place et par ordre de dates, plusieurs lettres de ma femme.

Je l'ai déjà dit, long temps après mon mariage. 18

Après mon mariage avec Albine, j'eus pour la première fois connaissance d'une assez nombreuse correspondance de sa main, racontant, pour ainsi dire, parallèlement à mon journal, mais à son point de vue à elle, les diverses phases de notre union.

Ces lettres complètent trop cruellement l'enseignement que l'on trouvera peut-être dans le récit expiatoire; elles éclairent trop bien certains faits pour que je ne me résigne pas, avec une sorte d'amère satisfaction, à les joindre à ces Mémoires.

Ces fragments de journal que l'on vient de lire, et qu'après tant d'années je viens de transcrire moi-même avec un douloureux ressentiment, ces fragments étaient la plus

FERNANDE L'ÉLÉMENT. 274

sincère expression de ma pensée d'alors ; je croyais fermement, consciencieusement offrir à Albine toutes les chances de félicité désirable et possible ; mon illusion à ce sujet ne fut égalée que par ma stupeur, lorsque de terribles réalités me dévoilèrent mon erreur.

Voici les lettres d'Albine :

Albine à Hermance.

la Riballière, octobre 1848i

Enfin, j'ai trouvé le moyen de récrire.

J'étouffe... Mon pauvre cœur va pouvoir s'épancher.

La dernière fois que j'ai serré ta main et baisé ta joue, ça été le soir où j'ai quitté ce mortel dîner de noces pour me rendre avec ma mère chez mon mari.

Hermatice, il est des choses que je ne saurais dire, même à toi, sans mou rir de honte... Oserai-je te les écrire ?

Je vais essayer.

Non, je n'ai pu continuer*.. Tout à l'heure

FEHNAND DUPLESSIS. 277

ma plume m'est tombée de la main ; vingt fois je l'ai reprise, mais en vain.

Et quand je pense que ma mère... me reprochait comme une iiiiuio destie de vouloir parler des manches courtes.., et la surveillance elle m'avait dit :

« — Albine, si par hasard, en causant avec € toi, M. f'ernand-tevoulaitprendre la main, < ne souffre pas cela... Ce soiU de ces li-ber- « tés qu'un mari seul peut se permettre avec « sa feiimo... »

Je ne compris pas ce que voulait dire ma mère. Seulement je pensai en moi-même que

278 FERNAMJ DUPLESSIS.

cette recommandation était inutile : je n'avais pas plus envie de me laisser prendre la main' par M. Duplessis que je n'avais ,

comme je te l'ai écrit, envie de l'embrasser...

Maintenant, Hermance, tu vas me croire folle ou stupide, puisque, le lendemain de cette nuit.,. ^\q suis partie avec mon mari pour cec hâteau d'où je t'écris ?

Que faire? N'est-il pas mon seigneur et maître, comme m'a dit ma mère ? Ne suis-je pas sa femme ? Ne dois-je pas subir toutes les conséquences du mariage, que j'ai eu la malheureuse faiblesse d'accepter ?

Tu le rappelles ce que je t'écrivais : « De

FlillNAINU UUI'LKSSIS. 219

« guerre lasse, j'ai consenti à cette union, « malgré mes sentiments, malgré mon <c ignorance du caractère de M. Ferdinand ; « il serait donc insensé à moi de ne pas tâ- « cher de tirer le meilleur parti d'une condia tion, après tout, librement acceptée par

« moi... »

Eh bien ! je suis toujours dans les mêmes dispositions; mes premiers ressentiments calmés, apprenant par ma mère que mon mari avaii usé d'un «liv.ii,Jo me dis, il n'y a pas à revenir sur le passé, il me faut donc tâcher de m'arranger le moins désagréablement possible dans ce mariage, ainsi qu'on fait dans une maison incommode, que l'on a eu la maladresse d'acheter.

280 FERiNAND UUPLESSIS.

Cette résignation est le seul parti qui me reste, je le prends ; malgré cette résignation, il est une chose que je ne vaincrai jamais, c'est l'impression de froid, de répulsion insurmontable que

m'inspire le seul contact de la main de M. Duplessis, lorsque chaque soir, en me reconduisant à mon appartement, il me serre les doigts à la mode anglaise, en façon d'adieu et de bonsoir. Tu vois que mon peu d'envie d'embrasser mon mari s'est changée en une répugnance invincible...

exagération, penseras-tu?

Non, car je vais tâcher de l'expliquer un des pourquoi de ma répugnance. Tu comprendras, du reste.

Fr. I. N. A. M. i. l. » I. U. > M. S. S. I. S. 2[^]1

Te souviens-tu de la sous-maîtresse d'âges, petites, à la pension, avec ses cueillettes de feuilles de lierre durant des promenades au bois de Vincennes ? — Fi ! l'horreur.. , vas-tu « t'écrier. Est-ce que ton mari... lui aussi. . <i aurait besoin de feuilles de lierre? Ah ! ce « serait à soulever le cœur. »

• — Que veux-tu, l'hermance ; il appelle cela un ecouteur et prétend que c'est sa santé.

Tout est heur et malheur dans ce monde, ma pauvre amie ; tu te rappelles ce que je te disais de ces maris et de ces femmes qui, selon l'idée que je m'étais faite du mariage, ne me semblaient pas mariés ?

Eh bien, je suis de ceux-là.

282 FERNANDE DUPLESSIS.

Hélas ! pour moi comme pour tant d'autres, le mariage n'aura pas été la fête de ma jeunesse^ fêtée avec un compagnon selon mon cœur, mon âge et mes goûts. M. Duplessis est et sera sans doute toujours pour moi une sorte de tuteur, envers qui je ne se-

rai jamais en confiance. Il me croit et doit me croire mille fois plus sotte que je ne suis ; peu m'importe. Du reste, il est assez bon homme au fond, et facile à vivre, tant que l'on fait ce qu'il veut ; je n'ai ni le courage ni l'envie de lutter ; je me soumetts à ses volontés, lui demandant seulement de ne pas me reprendre durement si je m'écarte de la ligne qu'il m'a tracée. Il est convenu entre nous que nous retournerons à Paris à la fin de l'année, cela me fait prendre en patience l'ennui mortel de mon séjour ici ; je

dois cependant t'avouer que maintenant c'est seulement de l'ennui que j'éprouve, et c'est un progrès, car d'abord ça été de la terreur... je n'exagère pas. Juges-en par le récit de mon arrivée ici.

Ce jour-là, il tombait une petite pluie fine, le temps était sombre; nous avons suivi une interminable avenue de marronniers aux feuilles déjà jaunies; enfin, j'ai aperçu un grand château de briques rouges, à toits d'ardoises, flanqué de grosses tourelles de pierre blanche; notre voiture a passé sur un pont, car l'habitation est entourée d'eau ; nous sommes entrés dans une cour dont les pavés disparaissaient à peu près sous l'herbe ; un vieillard à cheveux blancs (le régisseur) nous attendait au bas

28 i- FEL'.NANi» PtnPLK?;SIS.

(hi perron ; après l'avoir monté, nous avons traversé un vestibule de pierre, puis trois ou quatre pièces immenses, meublées à l'ancienne mode ; il y faisait humide et froid comme dans une église ; nous sommes arrivés dans une pièce plus petite et ronde, où il y avait un excellent feu et une table préparée pour le dîner, M. Duplessis ayant envoyé à l'avance son cuisinier et d'autres domestiques.

— En attendant que l'on serve, — m'a-t-il dit, — chauffez-vous les pieds, ma chère Albine, puis je vous ferai voir le coup-d'œil du parc sur l'autrtr face du château; quant à l'intérieur, vous devez déjà reconnaître que j'avais raison de vous dire qu'il fallait tout remeubler à neuf. Dès que je saurai votre

goût, on se mettra à 1 (jeuvrc; en deux mois la transformation sera complète. Venez maintenant, chère amie ; vous allez du moins convenir que le parc est magnifique.

Le premier aspect de cette demeure me causait un si morne accablement, j'avais le cœur si serré, que je répondis à peine à mon mari par monosyllabes. Après avoir traversé une seconde enfilade d'appartements, nous sommes sortis sur une large terrasse à baluslres de pierre entourée d'eau comme le château, et lormant avant-corps. Un pont aboutissant à cette terrasse conduisait à une pelouse semée çà et là de i)ouquets d'arbres énormes. Llle s'étendait à

286 FFriNANi) I)UPm: ^ ^ i>;.

perte de vue, et elle était traversée par les courbes d'une rivière dont les eaux venaient entourer la terrasse et baigner les murs du château. A l'extrême horizon, on apercevait des collines et des grands bois. Cette vue était sans doute grandiose, mais elle me parut horriblement triste. La nuit tombait, et tout rn'apparaissait à travers un brouillard d'automne.

On vint nous annoncer le dîner. Je regardai ÎM. Duplessis manger, puis je prétextai la fatigue de la route pour me retirer chez moi. Mon mari me conduisit dans l'appartement autrefois occupé, me dit-il, par sa grand' mère. Son appartement, à lui, n'est

séparé du mien que par une pièce d'entrée commune; un salon précède ma chambre à coucher. Celle-ci donne sur un cabinet de toilette communicuant à une pièce réservée à ma femme de chambre. Je me sentais accablée ; j'avais presque peur ; pourtant j'éprouvai le besoin d'être seule. J'envoyai ma femme de chambre dîner, je m'assis au coin du feu et je fondis en larmes.

Lorsque j'eus bien pleuré, je regardai autour de moi avec une curiosité machinale; cette vaste chambre, faiblement éclairée par deux bougies, était tendue d'une ancienne indienne fend blanc avec des dessins cramoisis, représentant des Chinois occupés

288 Ft; iU>'AND DLPLESSIS.

à la pêche ou se promenant en palanquin; le lit à baldaquin, les rideaux de deux grandes fenêtres à petits vitrages, étaient de pareille étoffe ; un tapis de Turquie couvrait le parquet; et pour compléter cet ameublement de l'ancien temps, on voyait, au-dessus de la petite glace de la cheminée, une peinture verte, rose et Lieue, figurant un berger jouant de la musette devant deux bergères et des agneaux frisés.

Aujourd'hui, je suis habituée à ma chambre ; elle me plaît même en raison de son caractère antique; mais lorsque je l'habitai pour la première fois, je ne puis te rendre

FEHNAiNL» DL'LESSIS. 289

l'impression de tristesse glaciale dont je fus saisie; il me semblait être reléguée aussi loin des pensées, des besoins, des goûts de mon âge, que ces vieux meubles étaient loin des modes et des usages d'aujourd'hui.

Je nie sentais oppressée, j'avais la léle brûlante; j'ouvris unu des fenêtres, elle donnait sur le parc; le vent s'était élevé', il chassait d'épais nuages pluvieux qui passaient devant le pâle croissant de la lune; je ne voyais du pnrc que les g^rands bouquets d'arbres se dessinant en noir sur le ciel gris, et le cours blanchâtre de la rivière traversant la prairie.

290 FERNAND UUL»LESSIS.

Te dire, Hermance, les idées navrantes qui me sont venues à l'esprit, pendant une heure que j'ai passée accoudée sur l'appui de ma croisée, le visajTe fouetté par la pluie, le dire cela me serait iuipossible.

Je me voyais à jamais isolée du monde et des miens, perdue dans cette solitude ; enfin, mon effroi devint tel, que je me résolus de déclarer lé lendemain à M, Duplessis que rien au monde ne ine forcerait à habiter ce châteaU; que j'y mourrais d'ennui et de peur, que je voulais retourner chez ma mère, et rompre mon mariage s'il le fallait.

Ft:n.NAM) DU'LLSSîS. 291

Le relourde ma Ibmmme de chambre m'ohWffesi de quitter la fenêtre; je me déshabillai en hâle, je fis pousser le verrou de ma porte, et, à la lueur du feu qui s'éteignit lentement dans la cheminée, je m'abandonnai aux plus sombres pensées, jusqu'au moment où je m'endormis, lasse de pleurer et de me désespérer.

Telle fut, ma pauvre amie, la première nuit que j'ai passée dans ce château.

Le lendemain, à mon réveil, les rayons du soleil traversaient les fentes de mes vo-

l'els. J'entendis sonner dix heures ; le repos, le sommeil avaient calmé mon agitation de la veille. J'envisageai ma position plus froidement, et, me rappelant mes pleurs et mes projets, je me grondai sévèrement d'avoir eu l'impraticable idée de quitter le château et de me séparer de mon mari, s'il refusait de me ramener à Paris. Enfin, je me répétais (c'est mon grâtid cheval de bataille) qu'il me fallait tirer le meilleur parti possible de ma position, et qu'après tout, dans deux ou trois mois, nous retournerions à Paris, où je retrouverais ma famille et mes amies ; mes amies ! c'est à dire toi !

Je me levai beaucoup plus raisonnable

FERNAKU DUPLESSIS. 293

que la veille; je passai une robe de chambre, et j'allai ouvrir mes volets intérieurs, afin de jouir, à travers mes persiennes, de la vue du parc par cette belle matinée d'automne; car le temps était alors aussi beau que la veille il avait été sombre.

Ce que' c'est pourtant, l'hermance, qu'un peu de soleil dans le ciel et un peu d'espérance dans le cœur ! Ce parc me parut complètement changé depuis la soirée précédente ; la pelouse était d'un vert d'émeraude, les arbres avaient ces belles couleurs fauves et brunes de l'arrière-saison ; la rivière, d'où s'élevait une légère vapeur, brillait au soleil comme de l'argent sous une gaze ; le vent

fraîs du matin m'apportait l'odeur si douce des chèvrefeuilles sauvages , poussés sans doute par hasard dans quelque coin ; enfin, au loin et paissant dans la prairie, je vis un troupeau de superbes vaches blanches et orangées ; je te l'ai dit, le temps était magnifique, j'entendais le petit bourdonnement d'une nichée

d'abeilles qui venaient butiner le calice de quelques pariétaires poussées entre les dalles de la terrasse : l'aspect de cette fraîche et riante matinée me causa un calme inexprimable, j'en fus tirée par le bruit de la cloche du déjeuner ; je me trouvais en retard: M. Duplessis, d'après l'avis des médecins , est d'une ponctualité rare pour l'heure de ses repas; mais je comptai m'excuser sur les fatigues de la

FERNAND UUPLESSIS. 2105

veille, et je sonnai ma femme de chambre, madame Claude.

Deux mots seulement sur cette bonne créature : au milieu de mon isolement, il est heureux pour moi d'avoir à mon service une femme avec qui je puisse causer, sans familiarité exagérée ; madame Claude est une excellente personne, très douce , très empressée ; elle est laide et approche de la cinquantaine; mais pour une femme de sa classe, il est impossible d'être mieux élevée, d'avoir plus de tact et de mesure ; aussi, j'ignore pourquoi M. Duplessis a une sorte d'antipathie pour elle; je crois, du reste, qu'avec le temps, madame Claude me sera

très dévouée; j'avais même pensé à mettre promptement son dévouement à l'épreuve, en la chargeant de te faire parvenir secrètement mes lettres; une fausse honte m'a retenue. Rien, sans doute, de plus innocent que ma correspondance; cependant, j'ai hésité à me mettre un peu à la discrétion d'une femme qui est depuis peu de temps auprès de moi. Je ne regrette pas mon scrupule ; j'ai trouvé le moyen de te faire parvenir mes lettres sans m'adresser à personne ; tu verras tout à l'heure comment.

.J'ai donc sonné ; madame Claude, me croyant endormie, n'avait osé entrer dans ma chambre; M. Duplessis était déjà venu

l'EU.NAM» DU'l.KSSlS. i?o7

plusieurs fois s'informer de moi ; je m'habillai le plus joliment possible, et je descendis pour déjeuner. Avant que d'arriver à la salle à manger, je m'égarai dans ces immenses appartements. Vus au jour et en plein soleil, ils me semblèrent moins sombres que la veille ; c'était partout de grandes boiseries de chêne naturel, ou peintes gris et blanc, encadrant des panneaux de tapisserie à personnages, ou de vieux lampas rouge et vert, épais comme du carton ; l'ameublement était sévère et massif, mais bien conservé ; somme toute, ce caractère d'ancienneté me semblait préférable pour un château, à l'élégance des ameublements modernes. Je trouvai M. Duplessis dans la salle à manger ; il s'informa très affectueusement

298 FERNAND DIPLESSIS.

de la nuit. que j'avais passée ; je lui fis part de mes réflexions sur l'ameublement du château ; il fut de mon avis, désirant, toutefois, en conservant le caractère de l'habitation, la rendre aussi confortable que possible.

Après déjeuner, mon mari me proposa une promenade en voiture, afin de visiter les métairies qu'il comptait mettre lui-même en valeur ; nous devions revenir par le village, et faire une visite au curé, pour nous entendre avec lui sur l'heure de la messe basse à laquelle mon mari désirait que j'assislasse chaque jour ; il paraissait tellement

FERNAND) DUPLESSIS. 299

tenir à cette messe basse, que je ne fis aucune objection.

Les environs de la Uiballière sont peu accidentés, mais très boisés ; les cours d'eau sont nombreux, rapides; il y a un grand nombre de moulins, ce qui donne beaucoup d'animation au paysage. Nous avons parcouru plusieurs fermes en très mauvais état, les habitants faisaient peine à voir, tant ils paraissaient misérables : nous étions en phaéton, M. Dupiessis conduisait, et sur le siège de derrière se tenait son régisseur; tous deux s'entretenaient presque constamment d'agriculture, pendant que j'examinais ce pays nouveau pour moi. Notre prome-

300 ri:i',.\'.\o i.ui'Li:ssi>.

nade dura trois ou quatre heures. Nous revînmes par le villa.;],e, éloi.<yné du château d'un demi-quart de lieue. Nous nous arrêtàmes au presbytère, qui attenait à l'église; le curé était allé visiter un malade. Je te l'ai dit, chère Hermance, je ne m'étais pas trop révoltée contre cette idée de basse-messe quotidienne, si chère à mon mari. J'ai été récompensée de ma soumission ; voici comment.

L'église et le presbytère se trouvant au milieu du village ; nous le traversions pour regagner le château , lorsque j'aperçus à l'une des dernières maisons ce bienheureux écriteau : Bnremi de la poste aux lettres. Gela

FERNAND UUFLESSIS, 301

l'ut pour moi un trait de lumière ; en me r(^si}i[n<nnt h la messe, je pouvais, s'il faisait beau, aller seule à pied à l'église, et, en. passant devant la bienheureuse /'w^^, y glisser une lettre pour toi ; je n'aurais donc pas besoin pour t'écrire de m'adresser à personne.

Juge de ma joie: aussi, pour me rendre tout de suite compte de la durée du trajet et me poser en intrépide marcheuse , je demandai à retourner au château à pied. M. Duplessis me donna son bras, et nous suivîmes une magnifique allée de platanes cpïi aboutit à cent pas du château.

Mais, — dis-je à mon mari, --sauf la m. 20

302 FEhNAND nUPIF^XIc-,

traversée du village, c est une véritable promenade que d'aller à pied du château à l'église ! Je la ferai souvent, si l'heure de cette messe basse n'est pas trop matinale.

— C'est en effet, par le beau temps , une charmante promenade, ma chère Albine,— me répondit-il. — Quand vous voudrez aller à la messe à pied, au lieu d'y aller en voiture, rien de plus facile ; un de nos gens vous suivra pour porter votre livre (^Heures^Qi en. vingt minutes vous serez à l'église.

Cet: — un de nos gens — dérangeait terriblement mes projets. D'abord,- je fus attérée.

Un domestique, me voyant souvent mettre une lettre à la poste, pouvait s'étonner de ce que je prisse moi-même ce soin, et en jaser. Je rétléciiis bientôt qu'en me bornant à t'écrire rarement, mais longuement, je pourrais, de temps à autre, partir sans attendre un de mes gens, et mettre ma lettre à la poste sans témoin indiscret. Toute joyeuse de ma découverte, je rentrai, vers les six heures, avec M. Duplessis ; il alla, me dit-il, donner un coup d'œil à la vacherie, qui avait besoïu de réparations ; je montai chez moi, atin de m'habiller : il m'avait priée de faire, chaque soir, pour dîner, une fraîche et élégante toilette.

Avant notre mariage, j'avais toujours vu

304 FEaiNAiSi» DIPLESSIS.

M. Duplessis mis avec recherche. Je savais que la vie de campagne comporte des vêtements plus rustiques que la vie de Paris. Aussi avais-je trouvé tout naturel que, pendant la journée, mon mari portât une veste de chasse de velours et de gros souliers à guêtres de cuir; mais je fus surprise, presque blessée, lorsque je descendis au salon de trouver M. Duplessis avec ses habits de la journée, plongé dans un fauteuil, et ayant même conservé ses gros souliers à guêtres de cuir, qui me prouvèrent que mon mari avait consciencieusement visité sa vacherie.

— AhmaciierAihine, — mcdit-il, quand

FERNAND DU1»LESSIS. 305

j'entrai, — quel bon air on respire ici... comme il est vivifiant... Quel calme... quelle tranquillité... quelle liberté... N'être pas obligé de s'habiller chaque soir .. Vous avez d'honneur un bonnet charmant... une robe délicieuse. Eh bien ! chère amie, êtes- vous satisfaite de votre première entrevue avec ce pauvre pays du Berry? Croyez-moi, plus vous vivrez ici, plus vous serez convaincue que le vrai bonheur est dans cette existence régulière et tranquille. Quant à moi , il me semble déjà que je renaissais; ma tournée avec mon régisseur a été des plus intéressantes; c'est un homme précieux , je suis certain qu'avec les conseils de sa vieille expérience et une étude approfondie des meilleurs ouvrages agronomiques, au bout d'un an je

306 FERNAND DUPLF.SSIS.

commenceraï à diriger moi-même mes cultures : je veux élever de nombreux bestiaux, introduire ici les plus belles et les plus pures races d'Angleterre; je ferai construire des étails modèles. J'ai écrit aujourd'hui à mon architecte de Paris, et, puisque sauf quelques arrangements intérieurs, le château vous plaît comme il est, nous reporterons sur mes vacheries les dépenses que je voulais faire ici; vous verrez, ce sera royal. Je veux par mon exemple révolutionner le Berry.

Pendant le diner, M. Duplessis continua

FEIUNANO UPI. ESSIS. 307

sur ce ton, m'entretenant de projets qui, vu ma complète ignorance de ces matières, m'intéressaient peu. Pour me distraire, je mangeai, l'air vif de la campagne et la promenade m'avaient donné assez d'appétit, et, il faut l'avouer, notre cuisinier est vraiment excellent; aussi, pour la première fois de ma vie peut-être (combien tu vas me trouver matérielle), j'ai presque compris la gourmandise. M. Duplessis paraissait enchanté, il me servait les morceaux les plus délicats et me disait :

— Avouez, chère Albine, que voilà un de ces plaisirs réels, complant, sans déception!

Ah ! que ma santé soit tout-à-fait revenue, vous verrez comme je vous prêcherai d'exemple!

— Que te dirai-je? je lis la débauche complète; moi qui ai toujours eu le vin pur en horreur, je consentis, sur les instances de mon mari, à boire deux doigts de vin de Champagne glacé, et, au dessert, une larme de vin de Malvoisie. Hélas!... je le trouvai délicieux !

Après le dîner, prolongé jusqu'à huit heures et demie, nous rentrâmes au salon bleu, un grand feu brûlait dans la cheminée;

JM. Duplessis se mit d'un côté, dans un large fauteuil ; moi, de l'autre côté dans une moelleuse bergère ; et bientôt , malgré moi , je tombai dans une sorte d'assoupissement.

Mon mari, fatigué sans doute de sa promenade, ferma les yeux et s'endormit; franchement, cela ne me choqua pas, car, sans avoir positivement envie de dormir, je sentais mes paupières alourdies, et il m'eût été désagréable d'avoir à parler dans l'état de douce somnolence où j'étais plongée. Je ne dormais pas, et pourtant je ne pensais pas, ou plutôt ma seule pensée était que je me trouvais à merveille ainsi.

Je ne sais combien cela dura ; mais je

310 FEBNAND DUPLESSIS.

commençais, je crois, à m'endormir sérieusement, lorsque je fus réveillée par le bruit que fit un domestique en ouvrant la porte. M. Duplessis se frotta les yeux, se détira, et enfin se leva en me disant ;

— Ma chère Albine, le thé est servi dans le billard ; si vous le voulez, nous ferons une petite partie en prenant notre thé? Cet exercice, une heure après le dîner, est très salubre et m'est fort recommandé.

— Mais, lui dis-je, — je ne sais pas jouer aubilljrd.

FEUNAND DUPLESSIS. 311

— Ix Jeu n'est que le prétexte de cette es^ pèce de promenade; i)Ourvu que vous sachiez pou.sser une^bille, c'est tout ce qu'il

faut, je vous montrerai.

Nous entrâmes dans la salle de billard, fort [J]Tande, parfaitement chauffée , bien éclairée et garnie d'un épais tapis.

Je (is ce que me demandait M. Duplessis. Mon coup d'essai, à ce jeu, ne fut pas trop maladroit ; de temps à autre je m'approchais d'nn guéridon pour y prendre une tasse de thé mélangé de crème exquise... hélas! et pour manger, il faut te l'avouer encore, de

délicieux petits gâteaux sortant du four, hélas ! A dix heures sonnant, M. Duplessis demanda nos bougeoirs et m'accompagna jusqu'à ma porte. Je me déshabillai vite, et ce fut avec un vrai plaisir que je m'enfonçai dans mon lit, où je m'endormis bientôt à la joyeuse clarté du brasier qui remplissait ma cheminée.

Quelle différence, me diras-tu, chère Hermance, entre la première journée de mon arrivée ici et la seconde ?

C'est vrai; mais, tu le sais, je t'ëcris comme je pense, comme je ressens.

Je suspends celle Iccliv, je la reprendrai bien lot.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/fernandduplessis03suee>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.